

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE  
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
UNIVERSITÉ MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTÉ DES LETTRES ET DES LANGUES  
DÉPARTEMENT DES LETTRES ET  
LANGUE FRANÇAISE



DOMAINE : LETTRES ET LANGUES  
ÉTRANGÈRES  
FILIERE : LANGUE FRANÇAISE  
SPÉCIALITÉ : LITTÉRATURE  
GÉNÉRALE ET COMPARÉE

N° : .....

Mémoire présenté pour l'obtention  
Du diplôme de Master Académique

Par : BERRA Shérazade

Intitulé :

***Les contes d'hier à aujourd'hui : De la  
réécriture du Conte à la construction d'un  
nouvel imaginaire***

*Dans « C'est l'heure des contes » de Gérard Jugnot*

Soutenu devant le jury composé de :

Nom et Prénom	Grade	Qualité	Établissement
*F. AMROUCHE	MCA	Président	Université de M'sila
*N. CHIKHI	MCB	Rapporteur	Université de M'sila
*A. AMEUR	MCA	Examineur	Université de M'sila

Année universitaire : 2021/2022

## **REMERCIEMENTS**

*Au nom de DIEU, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Gloire à Lui, toutes les louanges Lui reviennent.*

*C'est par ces mots que je tenais commencer mon travail de recherche car je n'y suis arrivée à bout que par la grâce de Dieu.*

*La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude.*

*Je voudrais tout d'abord adresser toute ma reconnaissance à la directrice de ce mémoire, Madame N. CHIKHI, pour sa patience, sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter ma réflexion.*

*Elle fut, pour moi, une source d'inspiration éveillant sans cesse en moi cette envie et soif de connaissance.*

*Je désire aussi remercier les professeurs de l'université de M'sila Mohamed Boudiaf, qui m'ont fourni les outils nécessaires à la réussite de mes études universitaires et m'ont apporté bon nombre d'acquisitions lumineuses.*

*Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers les amis et collègues qui m'ont apporté leur soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche.*

*Enfin, je tiens à témoigner toute ma gratitude à toute ma famille pour leur confiance et leur soutien inestimable, je ne serais que très peu de chose sans eux : ils sont ma force.*

# *DÉDICACES*

*À tous les personnages qui ont bercé ma tendre enfance et ont construit  
mes rêves*

*À la partie enfant en moi-même*

<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	4
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE</b> .....	5
<b>CHAPITRE I : <i>Focus à propos des contes et de leurs réécritures</i></b>	
I.1. Introduction partielle .....	10
I.2. Les contes et les fables retour à l'originel .....	10
I.2.1. Les contes des frères Grimm et de Charles Perrault .....	10
I.2.2. Les fables d'Esopé et de La Fontaine .....	15
I.3. Formes et enjeux de la réécriture des contes et des fables .....	20
I.3.1. L'historique de la réécriture .....	20
I.3.2. Les formes de réécriture .....	22
I.4. La littérature comparée et les contes .....	24
I.4.1. Comparatisme littéraire autour des contes .....	24
I.4.2. Comparaison diachronique .....	25
I.5. Conclusion partielle .....	28
<b>CHAPITRE II : <i>Processus de réécriture et construction de l'imaginaire</i></b>	
II.1. Introduction partielle .....	30
II.2. L'œuvre de Gérard Jugnot « <i>C'est l'heure des contes</i> » .....	30
II.2.1. Présentation de l'auteur et de son œuvre .....	30
II.2.2. « <i>C'est l'heure des contes</i> » par Gérard Jugnot .....	32
II.2.3. Les références originelles des histoires de l'œuvre .....	35
II.3. L'imaginaire et sa construction .....	37
II.3.1. Les origines de l'imaginaire .....	37
II.3.2. L'importance de l'imaginaire dans une société .....	39
II.3.3. Relation entre lecture et imaginaire .....	40
II.4. Comparaisons et analyses .....	42
II.4.1. Processus de réécriture .....	42
II.4.2. Construction d'un nouvel imaginaire .....	45
II.4.3. Réinvention et modernisation par Gérard Jugnot .....	47
II.5. Conclusion partielle .....	49
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	51
<b>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b> .....	54
<b>ANNEXES</b> .....	59

# ***INTRODUCTION GÉNÉRALE***

La littérature est un art à part entière mais avant qu'elle ne soit sous forme écrite, sur papier, elle était transmise oralement et bon nombre sont les histoires qui ont leurs origines dans la littérature orale car ne l'oublions pas les mots sont la forme concrète des idées (abstraites) qui prennent naissance au plus profond de nos âmes et qui représentent une vision du monde qui nous est propre. Cette transcription est importante car elle nous représente et influe notre rapport avec les autres. De ce fait, l'on comprend vite que la maîtrise de la rhétorique dans notre monde est essentielle car plus on maîtrise le langage plus on domine par nos idéologies et celui qui détient le beau verbe détient les esprits. Par ce fait, lorsque l'on écrit on doit prendre conscience de la responsabilité qu'engage nos mots et nos idées surtout lorsqu'il s'agit d'un élément destiné à la jeunesse car les esprits jeunes sont purs et malléables et peuvent facilement être influencés.

Les premiers écrits pour la jeunesse ne leur étaient pas explicitement réservés, ils s'adressaient aux adultes autant qu'aux enfants mais au fur et à mesure de l'évolution de cet art et des mœurs, la littérature de jeunesse s'est accaparée le domaine des contes et des fables dont leurs auteurs les plus célèbres sont Charles Perrault, Les frères Grimm, Jean de La Fontaine ou encore Ésope. Le charme de la littérature de jeunesse tient à ce qu'elle soit d'abord un support de rêveries enchantées ou inquiétantes mais à travers ces histoires le but réel recherché était d'être un support régulateur des consciences et des mœurs et notamment, plus précisément, un support pédagogique servant à éduquer et civiliser ces jeunes personnes. Cette littérature de jeunesse est l'une des premières littératures que l'on rencontre et que l'on découvre et c'est ce avec quoi l'on va évoluer et grandir dans notre société. Elle est le socle de toute autre littérature puisqu'elle est la base de notre culture littéraire car l'imaginaire, qui va découler de ces lectures qui ont nourri notre plus tendre enfance, va être le fruit d'une idéologie incréée, non innocemment, dans nos esprits et va diriger notre vision et notre idée que l'on porte de ce monde.

Il est important de souligner que les contes et les fables proposent des histoires loin de la réalité mais n'empêche que leur vraie réalité est le fait d'exister dans toutes les cultures et à travers tous les temps comme le souligne Perrault (1694) « *Le conte est difficile à croire ; Mais tant que dans le monde on aura des enfants, des mères et des mères grands, on en gardera la mémoire* ».

Ainsi, les idéo que l'on pouvait avoir aux 17<sup>ème</sup> ou au 18<sup>ème</sup> siècle ne sont plus les mêmes qu'aujourd'hui étant donné l'évolution des mœurs, ne serait-ce donc pas judicieux que chaque société réécrive ses contes et ses fables afin de pouvoir permettre ainsi l'essor d'un nouvel imaginaire plus adéquat avec le monde d'aujourd'hui ?

Dans ce sens de synergie entre la littérature de jeunesse et la construction de l'imaginaire, Navarro (2018) déclare :

*« Je crois qu'on devrait reprendre le contrôle de notre imaginaire et des récits qu'on écrit pour nous. On devrait inventer une nouvelle histoire à chaque communiqué officiel qu'on nous présente sous un certain angle, on devrait démolir les angles, interdire la paresse de ceux qui gueulent toujours avec les loups. On devait inventer pour chaque conte un autre conte. Le conte et le dé-conte. Le conte et le contre-conte »*

C'est ce qu'ont proposé plusieurs auteurs au fil du temps, écrivant et réécrivant ainsi les contes les plus célèbres pour leur donner une touche vivifiante à l'air du temps les déclinant de différentes manières selon les us et coutumes de chacun.

C'est dans cette optique que s'inscrit notre étude comparative qui a pour objectif de distinguer les ressemblances et les dissemblances décelables dans un processus de réécriture des fables et des contes classiques.

La transposition des textes d'autrefois aux événements contemporains les enrichit en créant une nouvelle matière avec des regards différents sur des textes bien connus. La multiplicité des textes transposés et réécrits prouve que la modernisation des contes anciens est possible. Le goût de l'innovation assure la modernisation des contes traditionnels, une modernisation qui reste singulière dans chaque culture. Le charme immortel du genre augmente l'humour dans les réécritures. Les interprétations sont différentes selon le temps et l'espace mais surtout le regard se fait international et interculturel.

Gérard Jugnot, dans son œuvre « *C'est l'heure des contes* » paru dans l'édition Flammarion fin de l'année 2020, s'est apprêté à ce jeu de réécriture et de modernisation de certains contes et fables de son enfance apportant, une nouvelle fois, un regard critique sur la France d'aujourd'hui et ses dérivés. Nous avons pensé pertinent d'étudier de plus près cette œuvre qui reprend nos grands classiques en la mettant en relation avec

ce nouvel imaginaire qu'elle générera. Bien que ce roman soit destiné aux adultes, il est adressé en réalité à chaque enfant qui sommeille en nous.

Ainsi, à travers une étude comparative entre les histoires contenues dans le recueil « *C'est l'heure des contes* » de Gérard Jugnot (2020) et leurs versions originelles, nous allons essayer de décrire comment s'opère la modernisation des contes et des fables en mettant en lumière les procédés de réécriture des histoires classiques pour décrire le processus de réinvention et modernisation et la synergie qu'il peut avoir avec la construction du nouvel imaginaire.

Dans notre voyage au sein de cette réflexion nous nous intéresserons d'abord dans un premier chapitre à l'historique de ces contes et fables dans leurs versions originelles ensuite dans un deuxième chapitre nous procéderont à une étude comparative et analytique confrontant les récits originels avec leur réécriture faites par Gérard Jugnot dans son œuvre ainsi que les parallèles possibles à faire avec la construction de l'imaginaire.

# **CHAPITRE I**

*Focus à propos des contes  
et de leurs réécritures*

## **I.1. Introduction partielle**

Pour commencer notre travail de recherche il est essentiel, dans ce premier chapitre, de présenter ce sur quoi nous allons nous interroger, en d'autres termes nous allons définir ce qu'est notre matière première à savoir les contes et les fables, afin si nous puissions dire, de remettre les pendules à l'heure. Nous allons les replacer dans l'histoire littéraire sans omettre de présenter leurs principaux agents qui ont fait de ce genre un patrimoine majeur de la littérature.

Il nous a paru donc fondamental de définir aussi le processus de réécriture et comment durant toute ces époques ces récits, qui ont fait l'objet d'un tel processus, ont évolué au fil des années, car cette notion est inscrite au sein même de notre problématique qui touche ce point en plein cœur.

Enfin, étant donné que l'option de nos études est la littérature générale et comparée, nous avons jugé utile de décrire comment cette étude s'inscrit Au sein même de celle-ci et dans quelle mesure elle ouvre de nouvelles perspectives de recherches dans cette optique.

## **I.2. Les contes et les fables retour à l'originel**

Comme tout écrit de fiction, les contes et les fables ont été écrit et réécrit par plusieurs auteurs dans plusieurs langues à travers le temps. Néanmoins, nul ne peut travailler sur les contes et les fables sans passer par les contes des frères Grimm et de Charles Perrault et les fables d'Esopé et de La Fontaine qui sont respectivement les grands repères de ces genres. Etant donné que nous travaillons sur la réécriture des contes et des fables, nous avons effectué un voyage à la recherche des versions originelles des histoires contenues dans notre objet d'étude « C'est l'heure des contes » (Jugnot, 2020).

### **I.2.1. Les contes des frères Grimm et de Charles Perrault**

Le conte est une narration, généralement courte, ayant pour sujet des aventures imaginaires ou fantastiques. Cyrille François explique dans son article « la voix des contes » que : « *le conte apparaît comme un enchevêtrement de voix où un conteur relate une histoire déjà racontée auparavant, comme s'il rapportait la voix d'un autre conteur, s'inscrivant ainsi dans une tradition où l'on parle toujours à la suite de quelqu'un* » (2017 : 1).

Un conte est donc à l'origine une histoire qui se transmet de bouche à oreille. Dans tous les pays du monde, cette tradition orale fait partie de la mémoire collective. Au fil du temps, ces contes traditionnels sont devenus des textes littéraires, rédigés par des écrivains.

Ainsi, les contes sont considérés comme le socle de la littérature car ils reflètent les prémices de la littérature écrite en étant la transcription de toutes histoires fictives contées oralement. Ils représentent, par conséquent, un précieux patrimoine littéraire.

En outre, des auteurs comme Charles Perrault (pour la France) ou encore comme les frères Grimm Jacob et Wilhelm (pour l'Allemagne) ont entrepris cette lourde tâche de transcription de cette littérature orale dans leurs pays et à leurs époques respectives. En réalité : « *les contes de Perrault, des frères Grimm sont parmi les plus connus du genre, mais leur rapprochement masque parfois le fait qu'ils n'ont pas été écrits à la même époque, ni dans la même culture, et qu'ils comportent de nombreuses différences* » (Cyrille, 2017 : la 4<sup>ème</sup> de couverture). Par conséquent, le but de cette transcription diffère de chacun des deux auteurs.

Pour Charles Perrault, l'auteur Frederic Dillaye déclare dans son œuvres « *les contes de Perrault : d'après les textes originaux* » (1880 : 33), que Perrault a horreur du merveilleux pour le merveilleux mais qu'il voyait dans les contes une démarche ludique et éducative pour les jeunes enfants. Ces textes étaient pour lui un outil didactique car il préfère « *amuser la raison des enfants* » plutôt que « *d'éblouir leurs imagination* ». Charles Perrault n'a donc pas seulement effectué ce travail de transcription linéaire mais il s'est autorisé quelques modifications dans le style, le récit et la forme de l'écriture de ces textes afin de les rendre plus adéquats à la société dans laquelle il vivait et plus réalistes. D'ailleurs, dans cette même idée Adam Mickiewicz (cité par Dillaye, 1880 : 34) reprochait à l'écrivain d'avoir « *rationnalisé les contes* » et de leurs avoir ôté leurs côtés merveilleux, magiques et naïfs. Charles Perrault n'a donc pas inventé les contes qui portent son nom mais les a rédigés à sa manière. Il s'est approprié ces histoires que l'on se transmettait de génération en génération depuis le moyen-âge. Afin d'avoir une présentation complète de Charles Perrault, nous avons jugé judicieux d'exposer sa biobibliographie tiré de l'encyclopédie Larousse (2012) dans le tableau N°1 qui suit :



Partisan des Modernes dans la querelle qui les opposait aux Anciens, Charles Perrault se rendit célèbre grâce à ses Contes : en faisant se rencontrer la tradition orale et l'écriture mondaine et lettrée, il permit au conte de devenir un genre littéraire à part entière.

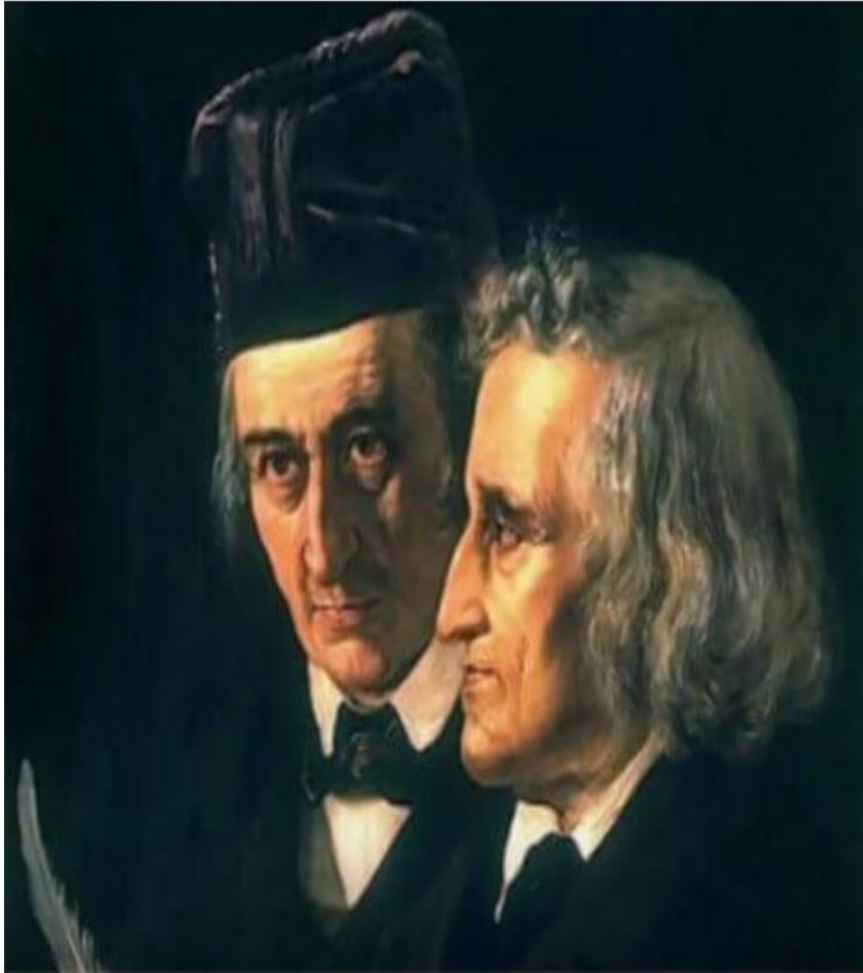
En 1697, les *Histoires ou Contes du temps passé* – ouvrage paru avec, en frontispice, « Contes de ma mère l'Oye » – rencontrent un éclatant succès. Qui ne connaît aujourd'hui Barbe-Bleue, mari sanguinaire, le Petit Chaperon rouge, qui se promène dans les bois sans se méfier du loup, la Belle au bois dormant, que seul l'amour du prince charmant peut réveiller, Peau d'âne, qui doit échapper à l'amour incestueux de son père, ou le Chat botté, image et symbole de ce que peut la ruse pour l'ascension sociale ? La rencontre de la littérature orale traditionnelle, archaïque et « naïve », et de l'écriture mondaine et lettrée – combinée au didactisme moral (craintes ancestrales, violence, sexualité, que les adaptations animées des studios Walt Disney édulcoreront) – fait de ce recueil une des œuvres les plus populaires et les plus énigmatiques de la littérature française. La cruauté, l'effroi, le merveilleux, la familiarité et la malice y sont savamment dosés, grâce à une technique du récit qui privilégie l'évocation sur la démonstration, en rendant quotidien le fantastique.

Classiques par leur élaboration formelle, par leurs préoccupations pédagogiques et par leur orientation rationaliste, baroques par leurs thèmes merveilleux, par leur art de l'implicite et de l'ironie (permettant ambiguïté et doubles lectures), les Contes apparaissent comme une parfaite illustration de la théorie de la « modernité » professée par leur auteur : la tradition orale contre l'imitation de l'antique. Ils portent également à son apogée le genre du conte de fées, alors en vogue à la fin du XVIIe siècle.

**Tableau N°1 : Charles Perrault, Écrivain français (Paris 1628 - Paris 1703)**

Quant à Jacob et Wilhelm Grimm, leurs démarches étaient tout autres. En effet, à l'inverse de Charles Perrault, ils transcrivaient mot par mot cette littérature orale et ne s'autorisaient aucun ajout de leur part, plus encore, autant que possible ils écrivaient purement et simplement ce qu'ils avaient entendu sans rien modifier et comme la soigneusement signalé l'auteur Frédéric Baudry, dans l'œuvre traduite de l'allemand « *Contes choisis des frères Grimm* », dans sa préface que : « *les frères Grimm poussaient le scrupule jusqu'à conserver le patois dans lequel chaque histoire leurs était racontée* » (Baudry, 1871 : 7). Ainsi, l'objectif pour les frères Grimm n'était pas de l'ordre ludique et didactique afin d'éduquer les jeunes enfants mais bien de faire une œuvre sérieuse d'érudition afin de préserver ce patrimoine oral précieux, mémoire de toute une civilisation.

De même que pour les frères Grimm, leurs photos accompagnées de leurs biobibliographies (un article extrait de Larousse, « Dictionnaire mondiale des littératures », 2012) seront présentées dans le tableau N°2 ci-dessous :



Ils se consacrèrent, après des études de droit, à des recherches sur les langues et les littératures germaniques. Bibliothécaires à Cassel, puis professeurs à l'université de Göttingen (Jakob en 1829, Wilhelm en 1831), les deux frères sont révoqués en 1837 pour avoir protesté contre l'abrogation de la Constitution du royaume de Hanovre. En 1841, ils sont nommés à l'Académie, puis à l'Université de Berlin. Jakob sera élu député au Parlement de Francfort en 1848. Jakob et Wilhelm Grimm se sont employés, comme leurs amis Arnim et Brentano, à collecter et à ressusciter les créations poétiques de la culture populaire allemande. Dès 1806, ils entreprennent de fixer le texte des contes traditionnellement racontés aux enfants dans les couches populaires, un trésor de « poésie naturelle » (Naturpoesie) menacé selon eux de disparition. Ils les collectent d'abord dans leur entourage immédiat, dans les environs de Hanau, puis, en collaboration avec des correspondants, en Hesse, en Basse-Saxe, en Westphalie (avec l'aide des sœurs Droste-Hülshoff), en Autriche et dans les Sudètes. Fruit de leur travail, les Contes d'enfants et du foyer, publiés en 1812 et 1815 en deux parties (complétées en 1822 par un volume de notes et de variantes), ont aussitôt établi la célébrité des deux chercheurs et se sont intégrés dès leur parution à la culture nationale du peuple allemand. Issus de la tradition populaire et notés avec un parti pris d'exactitude scientifique, ces contes sont aussi l'œuvre des frères Grimm, qui les ont le plus souvent transcrits en haut allemand, synthétisant plusieurs versions et châtiant ce qui leur paraissait trop cru. Quelques-uns de ces deux cents contes ressemblent à ceux de Charles Perrault (Églantine : la Belle au bois dormant ; Cendrillon : Cendrillon ; Hansel et Gretel : le Petit Poucet), mais ils s'en distinguent par leur étrange poésie, mélange de réalisme et de fantastique, d'humour et de cruauté. Leurs Légendes allemandes (1816) fixent une partie de la tradition orale d'essence germanique et païenne, enrichie des apports de la tradition chrétienne et médiévale. Remontant toujours plus haut vers les sources de la culture nationale, les frères Grimm éditent des œuvres médiévales et reconstituent la mythologie des peuples germaniques. Jakob entreprend aussi de retracer l'histoire de leurs langues et de retrouver leur racine unique.

**Tableau N°2 : Les frères Grimm, Écrivains et philologues allemands : Jakob (Hanau 1785 – Berlin 1863) et son frère Wilhelm (Hanau 1786 – Berlin 1859)**

### **I.2.2. Les fables d'Ésope et de La Fontaine**

La fable plonge ses racines dans la nuit des temps et se retrouve dans toutes les cultures. Voltaire affirme même que « La fable est la sœur aînée de l'histoire » (1836 : 315).

En effet, faisant partie de la tradition orale, il est mentionné dans L'encyclopédie Larousse (2021) que la tradition de la fable remonte aux temps les plus anciens, avec notamment, au III<sup>e</sup> siècle, en Inde, les fables d'un auteur légendaire nommé Pilpay, ou Bidpai. Antérieurement, dans la Grèce antique, on connaît les fables d'Ésope (VI siècle avant J.-C.), et, à Rome, le fabuliste latin Phèdre (I siècle), qui reprend la tradition et les motifs d'Ésope.

Dans le dictionnaire Larousse (2004), le mot français fable vient du latin fabula (créé à partir du verbe fari, "parler", "raconter"), qui désigne une fiction, un récit, et plus particulièrement, comme genre littéraire, un court récit en vers ou en prose, avec, en sa conclusion, une morale, ou moralité. La fable a pour synonyme l'apologue (du grec apologos : "fable"), lui aussi bref récit servant à illustrer un enseignement moral, une leçon de sagesse ou une règle de conduite.

La fable, généralement, s'occupe du monde animalier (et c'est alors, comme dans Le Renard et la Cigogne, une allégorie où les animaux parlent et se comportent comme des humains), ou bien des éléments de la Nature (Le Chêne et le Roseau). C'est à travers ces prismes que la fable représente le microcosme humain, où s'opposent envie et gratitude, vanité et humilité, justice et injustice (Superprof, 2019).

Comme il est indiqué dans vive la lecture (2017), la fable enseigne donc un art de vivre, certes, mais surtout un art de survivre dans un monde fait de cruauté où « La raison du plus fort est toujours la meilleure », comme nous le dit La Fontaine dans « Le Loup et l'Agneau ».

L'un des traits principaux de la fable est qu'elle se termine toujours par une morale explicite ou implicite. Elle conclut le récit et l'histoire entre les personnages, mais surtout, elle ouvre la porte à une réflexion sur la société et les mœurs. En effet, la plupart des fables visent directement la société contemporaine de l'auteur qui les écrit.

Le récit doit être concis et clair afin de rendre le message le plus éloquent possible. La narration sert la démonstration et rend saillant le message contenu dans la morale afin que celle-ci puisse se détacher clairement du reste du récit.

C'est la société humaine que la fable évoque par le biais d'une personnification de la nature. Qu'ils soient des animaux, des plantes, ou des êtres humains (la Laitière et le Pot au lait), les personnages de la fable correspondent toujours à des types. Chez les animaux, le lion symbolise la puissance ; le renard, la ruse ; l'agneau, la douceur et l'innocence, etc. Chez les végétaux, le chêne, imposant et fort, nargue le roseau, petit et faible. Chez les hommes, chaque personnage correspond à un type facilement reconnaissable : la servante, le berger, le sage, la veuve, etc.

Dans le dictionnaire Larousse (2002), il est indiqué que les protagonistes sont une transposition allégorique de l'homme, dont ils miment les attitudes, les comportements, les caractères, les travers. Afin d'examiner l'homme sous toutes ses facettes, la fable aborde une thématique très large : elle dépeint aussi bien la vie sociale et politique (abus, conflit collectif, lutte pour le pouvoir, justice, liberté, etc.) que les rapports humains (rivalité, amour, amitié, vanité, etc.).

Parce que la dimension allégorique de la fable atténue sa portée critique, ce genre littéraire a permis d'aborder de multiples sujets de débats en échappant à la censure. Dans ce sens, Champonnier et Pauly (2021 : 122-123) précisent que :

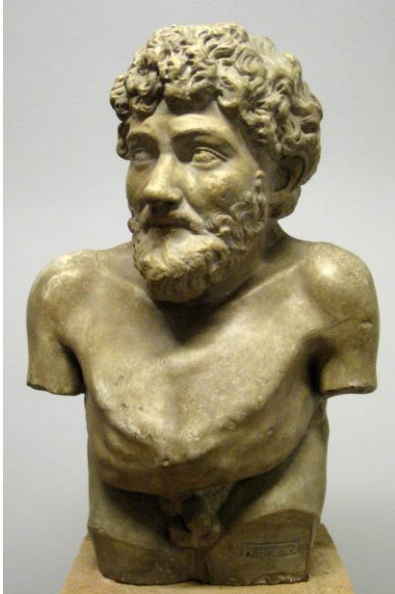
*« Une œuvre comme celle de La Fontaine illustre le déplacement qui se joue dans le seul terme de « fable ». Les fables de La Fontaine se revendiquent dès leur titre comme fictions : ce sont des histoires empruntées à Esope, Pilary, parfois inventées par La Fontaine lui-même. La préface en vers, dédiée « A Monseigneur le Dauphin », petit-fils de Louis XIV, insiste cependant sur la part de vérité et d'enseignement contenu dans ce qui prend la forme de petits récits en vers amusants ou séduisants :*

*Je chante les Héros dont Esope est le Père,  
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongère,  
Contient des vérités qui servent de leçons.  
Tout parle en mon Ouvrage, et même les Poissons :  
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.*

*Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes ».*

Ainsi, pour revenir aux origines des fables nous pouvons citer à titre d'exemple les fabulistes les plus connus parmi d'autres tels que : Esope, Phèdre et Jean de la Fontaine. Nous proposons d'exposer leurs brèves biographies afin de les situer dans le temps et dans le genre littéraire.

### **ESOPE (v. 484-v.420 av. J.C.)**



Esope aurait vécu au VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle av. J.C.- cela nous vient du témoignage du grec Hérodote (v. 484-v.420 av. J.C.). Généralement on le considère comme Phrygien, mais selon Héraclide du Pont, c'est un Thrace de naissance. Esope aurait été un esclave. Mais en réalité on ne sait pas grand-chose de lui.

Selon la légende, il aurait été affranchi et aurait voyagé dans plusieurs continents. Esope, était, dit-on un être disgracieux et bègue, selon une terrible description faite de lui par Maximus Planude. Aurait été esclave de plusieurs maîtres successivement, il aurait voyagé en Afrique et en Orient après avoir été affranchi, puis envoyé dans diverses cités grecques comme émissaire de Crésus. Chargé, par celui-ci, de porter des offrandes au temple de Delphes. Là, il dévoila les fraudes commises par les prêtres d'Apollon. Ceux-ci se vengèrent en l'accusant de vol d'une coupe en or consacrée au Dieu.

Esope fut jugé et condamné à être jeté du haut d'un précipice. Après la mort d'Esope, le malheur, dit-on, s'abattit sur Delphes et ses habitants.

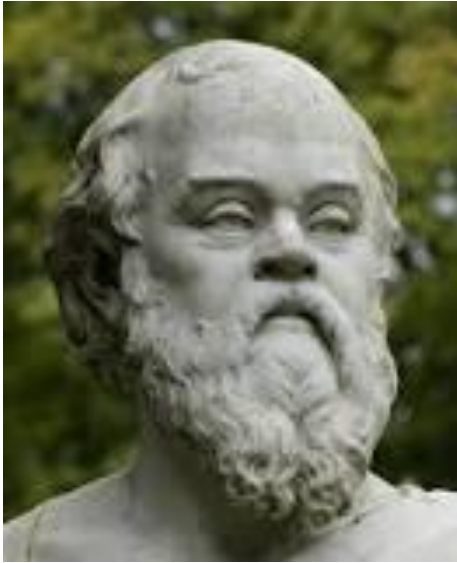
Le recueil qui, aujourd'hui porte le nom d'Ésope, est une compilation, constituée de paraphrases en prose des fables de Babrias, qui fut établie au XI<sup>e</sup> siècle. Ses écrits devaient fortement influencer la littérature de l'Occident ; ils inspirèrent Jean de La Fontaine, Phèdre, Avianus et bien d'autres.

Esope serait l'auteur de fables qui faisaient partie de la tradition orale. Les fables d'Esope, recueillies par Démétrios de Phalère, font partie de la culture des peuples indo-européens et représentent sans doute le recueil de fables le plus lu de la littérature.

Source : [www.shanaweb.net](http://www.shanaweb.net)



## PHÈDRE (vers 14 avant J.-C. - vers 50 après J.-C)



Phèdre (en latin Caius Iulius Phaedrus ou Phaeder, en grec ancien Φαῖδρος) est né autour de 14 avant J.-C. et mort vers 50 après J.-C. C'est un fabuliste latin d'origine thrace, affranchi de l'empereur Auguste.

Phèdre rédige un recueil intitulé 'Phaedri Augusti Liberti Fabulae Aesopiae' (Les Fables ésopiques de Phèdre, affranchi d'Auguste). Il compte cinq livres qui contiennent cent vingt-trois fables versifiées. Chaque livre est précédé d'un prologue et suivi d'un épilogue à l'exception du livre I qui ne comporte pas d'épilogue.

Comme le titre du recueil l'indique, les Fables de Phèdre sont inspirées d'Ésope : « Aesopus auctor quam materiam repperit, hanc ego poliui uersibus senariis » (Ésope qui a créé la fable en a trouvé la matière, moi j'ai poli celle-ci en vers sénaires) écrit-il dans le prologue du livre I. Seules quarante-sept pièces seraient cependant directement empruntées à son prédécesseur Ésope.

Dans ce recueil, il opte pour le vers, là où Ésope a choisi la prose. L'auteur latin met d'abord en scène des histoires d'animaux (qui inspireront Jean de La Fontaine), des personnages humains, lui-même, avant de s'en prendre à l'empereur Tibère et à son favori Séjan, ce qui lui vaudra l'exil. Les autres pièces en vers proviennent de sources diverses et de créations originales. Certaines semblent même être tirées de faits divers réels.

### BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

G. L. F. PANCRONDE

FABLES

DE PHÈDRE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. ERNEST PANCRONDE



PARIS

G. L. F. PANCRONDE

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE  
11, RUE DE LA HARPE, 11  
75001 PARIS

Source site internet babelio :  
<https://www.babelio.com/auteur/-Phedre/>

## JEAN DE LA FONTAINE (1621 - 1695)



Jean de la Fontaine (1621 - 1695) est un auteur prolifique maniant la critique et le sens de la morale comme personne. Sous le règne de Louis XIV, les écrivains n'étaient pas libres de critiquer directement les membres de la royauté ou ceux du clergé.

Avec ses fables, La Fontaine contourne habilement cette loi en établissant un équilibre entre les exigences classiques de la littérature et celles de la censure. En ayant recours aux animaux, la critique de la monarchie devient ainsi implicite. Ses fables constituent un pan du patrimoine culturel français et ses morales font partie de la sagesse populaire.

Le recueil "Les Fables" de La Fontaine constitue l'œuvre majeure de la période classique. Le fabuliste redonne ses lettres de noblesse à un genre qui, jusque-là, n'avait pas une grande dignité littéraire.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, La Fontaine renouvelle ce style en puisant son inspiration chez Ésope, un fabuliste grec, né vers 620 avant J-C. L'aspect didactique et divertissant des fables de La Fontaine plaît à ses lecteurs. Le premier recueil des "Fables", publié en 1668, est dédié au dauphin. La Fontaine souhaitait former le jeune futur roi Louis XIV et insister sur ses intentions morales. Le deuxième recueil, publié en 1678, est dédié à Madame de Montespan, la maîtresse du roi.



Source : article sur le site l'internaute : <https://www.linternaute.fr/biographie/litterature/1775038-jean-de-la-fontaine-fabuliste-hors-pair-mais-terrible-pere-de-famille-biographie/>

En conclusion, entre le conte et la fable dans l'optique d'une visée ludique et fictionnel, la conception d'une même visée entre Ces deux genres serait simplette. Malgré leurs récits qui relèvent tous deux du merveilleux, il n'en ait pas moins complètement différent car dans le premier (le conte) il est question d'une histoire construite autour de faits réels ou fictifs, mettant en jeu tout type de personnage. Il existe plusieurs sortes de contes comme les contes de fées, les contes épiques, historiques, fantastiques et les histoires de fantômes, entre autres.

La finalité du conte peut être de transmettre, par voie orale, une tradition, comme c'est le cas pour les histoires folkloriques, ou simplement de raconter une histoire quelconque. Sa fin ne comprend pas forcément, comme dans le cas de la fable, une morale, ce qui est la différence la plus notable entre ces deux genres.

Alors que pour le second (la fable) ce sont de petites histoires où le rôle principal est généralement joué par des animaux ou des plantes auxquels on prête certaines caractéristiques humaines. La finalité de ces histoires est de donner une sorte de leçon ou d'apprentissage moral au lecteur, pour l'inviter à réfléchir sur un thème particulier.

Leur finalité est donc cette subtile différence, bien que les deux genres produisent une certaine imagination qui va guider et permettre le développement et la croissance d'un imaginaire spécifique à ces lectures.

### **I.3. Formes et enjeux de la réécriture des contes et des fables**

Afin de rendre compte du processus de réécriture des contes et des fables, nous proposons de faire un aperçus général sur les origines de la réécriture et d'exposer aussi les formes de réécriture qui ont existées jusqu'à nos jours.

#### **I.3.1. L'historique de la réécriture**

Le conte offre un récit construit et efficace, qui a nourri depuis des siècles un imaginaire collectif. Les réécritures des contes fonctionnent comme des broderies réalisées sur canevas, qui permettent souvent des créations originales allant parfois jusqu'au détournement pur et simple du récit original.

Les réécritures contemporaines de nombreux contes aussi connus que, par exemple, Le petit chaperon rouge, apportent un regard sur les rapports entre générations et les nouvelles conceptions de la famille et des relations humaines.

Catherine d'Humières explique que « *la littérature de jeunesse sert à la fois de révélateur et de caisse de résonance à nos sociétés* » (2013). Ainsi, la plupart des auteurs contemporains l'utilisent pour transmettre leur vision de la vie.

Fondant son art sur un art du re-conter et du raconter, la réécriture du conte subit un processus métamorphique accompagné de transformations et de métamorphoses perceptibles dans les différentes versions d'un conte.

La réécriture participe à la fois à la redéfinition et au renouvellement du conte, car d'une part elle relève d'un genre distinct dans la mesure où elle rompt avec les valeurs ainsi que le rôle culturel et social que le conte joue toujours dans une société, et d'autre part elle se situe dans la continuité de son évolution perpétuelle à travers les époques.

La réécriture est une notion vaste et diffuse, car elle cumule plusieurs significations et niveaux sémantiques. Ainsi, au-delà du simple acte d'« *écrire par-dessus* » (Dictionnaire Larousse, 2004.), la réécriture constitue en soi une innovation, puisque, comme le note Catherine Durvye, « *toute création procède d'une réécriture* » (2001 : 131.). Or, la réécriture du conte est un processus particulièrement difficile à saisir, puisque ce genre lui-même constitue un patrimoine universel pour lequel il n'est pas possible de parler de propriété intellectuelle. Par conséquent, la réécriture fait partie intégrante du cheminement historique du conte.

La réécriture des contes n'est, donc, pas un phénomène nouveau dans la littérature générale, et de nombreuses œuvres se réclament de ce procédé depuis le XVIIIe siècle, époque de la parution des Contes de Perrault, comme en font état Raymonde Robert et Jean-Pierre Sermain dans leurs travaux respectifs (Sermain, 1987 : 541-551).

Ce phénomène de réécriture parodique des contes, loin de s'essouffler, fut particulièrement prolifique au XIXe siècle, pendant la période que Jean de Palacio nomme « la Décadence » (Palacio, 1993.). Ainsi, dans son ouvrage intitulé « *Les Perversions du Merveilleux* » (1993), l'auteur étudie sous l'angle de la « perversion » des formes de réécritures publiées à cette époque autour des contes les plus célèbres de Perrault (Barbe-Bleue, Cendrillon, la Belle au bois dormant) et analyse les différentes logiques de détournement du merveilleux qui interviennent à travers ce qu'il nomme les « *modalités de la perversion* » (Palacio, 1993 : 38.). La notion de « perversion » est l'élément central de son analyse, car selon lui,

*« pervertir un conte, c'est attenter à son sens, à son esprit, à sa lettre. C'est écrire à rebours d'une tradition bien attestée, représentée ici par les Contes de Perrault (...) C'est faire violence, de quelque façon que ce soit, aux attendus du merveilleux (...) Il y a perversion si le Prince (...) se conduit comme un voyou (...), si l'enchanteur se trompe dans ses formules magiques. L'ironie sous toutes ses formes (...) est fatale au merveilleux. »*, (Palacio, 1993 : 29).

La réécriture aboutit à une forme de récit qui ne possède plus la fonction traditionnelle du conte, dans la mesure où la dimension pédagogique disparaît au profit de la dimension humoristique et divertissante, et où les personnages n'ont plus de fonction symbolique. A l'inverse, nous avons vu que certains auteurs utilisent la réécriture pour dénoncer dans leur récit l'idéologie des contes qu'ils jugent arriérée, ce que confirment les propos de Jack Zipes (1983) à propos des « contes libérateurs ». En effet, « *Jack Zipes appelle les contes libérateurs, ceux qui prennent le contre-pied du processus éducatif traditionnel pour ouvrir d'autres voies :*

*les histoires traditionnelles sont transformées de telle sorte que leur contenu répressif en devient subversif. Le renversement des formes, des personnages et des motifs est pratiqué avec l'intention d'élargir la possibilité de remettre en question le discours du conte de fées à propos du processus de civilisation »* (Brière-Haquet, 2015)

### **I.3.2. Les formes de réécriture**

Réinventer les contes de notre enfance en y insufflant notre sensibilité et notre regard contemporain ... C'est toute la magie des réécritures de contes ! Ce genre bien particulier est en plein essor ces dernières années, que ce soit au cinéma, dans les séries télé ou entre les pages des livres.

À la base d'une réécriture de conte, il y a l'interprétation que l'on fait d'une histoire existante. On utilise celle-ci comme un matériau que l'on façonne, tel un sculpteur travaillant la terre pour lui donner une autre forme, Nous devons distinguer, toutefois, toutes les différentes formes de réécriture en les définissant selon les degrés de transformation.

En effet, comme nous l'avons vu au préalable, la réécriture est l'action de réécrire mais non pas d'imiter car l'auteur ne fait pas de pastiches, c'est à dire, comme l'a si bien expliqué Genette (1982 : 102), que la fonction du pastiche est « *d'imiter à la lettre* ».

Donc dans l'action de réécrire, il y a forcément une transformation qui selon Genette (1982) serait de la parodie car il explique que la fonction de la parodie « *est de détourner la lettre d'un texte* », en d'autres termes de le mettre à sa sauce, comme l'explique Jean Verrier : « *le conte parodique (...) est un conte d'auteur. Il fait partie d'une œuvre, il en porte les marques caractéristiques, stylistiques en particulier ; il rencontre "l'équation personnelle" d'un écrivain* » (Verrier, 2002 : 2). Il était donc essentiel de faire la dichotomie de ces deux termes afin de saisir l'importance et l'impact que suppose une réécriture.

La mesure dans laquelle le taux de transformation du texte originel se fait va déterminer s'il s'agit d'une réinvention, d'une modernisation ou d'un détournement. Autant de termes dont nous allons clarifier le sens.

Une réinvention est l'action ou le processus par lequel une chose est modifiée à tel point qu'elle paraît entièrement nouvelle, en d'autres termes c'est inventer de nouveau ce qui avait été oublié ou perdu ou donner une valeur nouvelle à quelque chose. A partir de là nous pouvons affirmer que tout texte ou il y a une part d'intertextualité dissimulée aussi finement qu'elle soit est de la réinvention car c'est le renouvellement de celui-ci sous une nouvelle apparence. Mais la réinvention peut être appelée ainsi que si nous avons conscience d'une existence préalable du texte originel car s'il tombe dans l'oubli et que plus personne n'arrive à déceler cette identité première on parlera alors seulement de création nouvelle. Cette mémoire est donc importante pour l'écrivain qui veut parodier une œuvre ou un genre car sans cette mémoire toute son œuvre perdrait de son essence même.

La modernisation, quant à elle c'est le fait d'adapter l'œuvre aux besoins, aux idées, aux progrès de l'époque actuelle. Donc les transformations que l'œuvre pourrait subir seraient de l'ordre sociétal et culturel associées aux us et coutumes du milieu où il émergera. Ces transformations vont faire insérer des éléments nouveaux au sein du texte soit au niveau des personnages (remaniement pour les rendre plus actuel soit psychologiquement, physiquement, etc.), de la linguistique (en y insérant un langage ou un argot utilisé couramment actuel) ou des situations, des actions et de la problématique

de l'œuvre en elle-même. Ces éléments nouveaux vont entraîner l'ablation d'éléments anciens mais sans les faire oublier totalement au lecteur en lui rappelant qu'aux temps anciens il existait une autre œuvre.

Le détournement consiste à « changer le cours » (définition du Dictionnaire de la langue française, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1981) de l'intrigue d'un conte célèbre afin d'aboutir à un texte nouveau qui semble ne plus appartenir au genre, un tel processus de réécriture engendre nécessairement d'importantes modifications au niveau de la forme et des motifs du récit d'origine ainsi que des valeurs qu'il véhicule. Cette démarche est susceptible d'altérer la dimension pédagogique et initiatique des contes.

Toutes ces formes de réécriture n'ont pas pour objectif de faire oublier la forme première de l'écrit mais plutôt pour lui rendre hommage tout en l'actualisant, car ce qui pourrait arriver de pire à une œuvre n'est pas d'être modifiée mais sans doute c'est « d'être oublié ». Donc ces réécritures sont essentielles à la préservation de la mémoire et du patrimoine culturel.

#### **I.4. La littérature comparée et les contes**

De par l'option de nos études (Littérature Générale et Comparée), nous n'avons pas pu nous empêcher d'explicitement le lien que nous faisons entre le domaine de notre recherche les contes et leurs réécritures et le comparatisme littéraire et c'est justement l'éclaircissement de ce lien qui nous a fourni la ligne conductrice de notre deuxième chapitre. Ainsi, nous passons en revue d'abord ce lien pour focaliser après notre attention sur le comparatisme diachronique étant donné que le processus de réécriture des contes et des fables s'est établi au fil du temps et des écrivains qui se sont inspirés des anciennes versions de ces mêmes contes et fables.

##### **I.4.1. Comparatisme littéraire autour des contes**

La littérature comparée est une approche qui permet de comparer un ou plusieurs éléments d'un ou de plusieurs objets afin de faire ressortir leur degrés de similitude et leur part de singularité lors d'une recherche, d'une réflexion intellectuelle dans une perspective d'une dynamique et d'enrichissement car comme le déclare Daniel-Henri Pageaux : « *Au départ, la littérature comparée procède d'une prise de conscience, donc d'une problématisation, de la dimension étrangère dans un texte, chez un écrivain, dans une culture* » (2005 : 1).

La pertinence d'un tel cheminement de recherche nous a paru comme évidente et naturelle par le fait d'étudier les contes et les fables, qui relèvent de la littérature de jeunesse (l'une des premières que l'on rencontre et que l'on apprivoise), de manière empirique en constatant et en relevant leurs évolutions significatives démontreraient une nouvelle idéologie qui s'est construite autour de ceux -là.

En effet, les contes et les fables « classiques » que l'on a connus et qui nous ont bercé durant une bonne partie de notre enfance sont l'origine d'un développement d'une imagination et d'une créativité, d'où l'importance d'une étude minutieuse de ce type de littérature.

L'étude comparative que nous nous proposons de réaliser a pour corpus certains contes originels de Charles Perrault et des frères Grimm ainsi que certaines fables d'Esopé et de Jean de la Fontaine, et à travers son œuvre « *C'est l'heure des contes* » (2020) Gérard Jugnot qui se réapproprie ces contes et ces fables en proposant une réécriture avec une réinvention de ceux-là en leurs apportant une touche de modernité.

Pour faire cette étude nous nous munirons de tout ce qu'une approche comparative peut nous apporter afin de pouvoir aboutir à une réponse dans ce voyage de réflexion. D'abord, les outils de la comparaison commencent dans un premier lieu par, comme le dit Jean-Marie Carré (1951 : 5 ; cité par Martí Monterde, 2021), mettre en avant « *l'étude des relations spirituelles internationales* » dans un texte, c'est-à-dire de dégager toute intertextualité dans un texte.

Dans notre démarche le principe d'intertextualité sera très présent puisqu'il s'agit d'une réécriture donc les indices et les traces des textes originaux sont évidentes, mais l'idéal est d'arriver à faire ressortir dans quelle mesure et surtout dans quel objectif Gérard Jugnot laissera transparaître ces écrits originels.

#### **I.4.2. Comparaison diachronique**

Comparer l'ancien et le moderne n'est pas chose nouvelle car l'une se nourrit de l'autre. Pour moderniser, revisiter, réécrire, il faut non seulement connaître ce qui a été fait préalablement mais aussi l'acquiescer et l'assimiler, et c'est pourquoi dans la perspective de Barthes (1970), mais aussi de Bakhtine (1978) et de Genette (1982) tout texte est « absorption » et « transformation » d'un autre et donc tout texte est intertexte. En effet, ce principe se base sur le fait que notre façon d'écrire découle de notre expérience de

lecture et de notre culture littéraire. Notre écriture ne vient pas du néant mais elle est le fruit de nos lectures mais aussi, peut-être la volonté d'un parcours initiatique, car lorsque Gérard Jugnot (2020) entreprend ce vœu et ce projet de réécrire les contes et les fables qui l'ont touché c'est parce qu'il déclare qu'« *à tous âges les contes ont quelque choses à nous apprendre* ».

Donc la réactualisation de ces classiques nous permet de nous interroger sur leurs immuables intemporalités, car ces textes ancestraux, originels et universels ont trouvé leurs formes finales avec Charles Perrault, les frères Grimm et Jean de la Fontaine car les modifications significatives de ceux-là étaient nombreuses au préalable et c'est aussi avec l'invention de l'audio-visuel et la démarche de grande maison de production tel que Disney, qui se sont accaparés ces histoires et les ont rendu populaires, qui les ont figées dans le temps, reconnu aujourd'hui comme des classiques et le socle de la littérature.

L'arrivée de nouveaux médias comme le cinéma et la télévision au XXème siècle a considérablement modifié le mode de diffusion des contes et cette diffusion de masse s'est accompagnée d'un danger, celui de « *l'uniformisation des versions et de la généralisation d'une culture commune* » (Piffault, 2001 : 18). En effet, « *par leur succès continu depuis 1937, les films de Disney constituent les versions de référence de base de notre univers mental* » (Piffault, 2001 : 18). Ainsi, ces films ont bouleversé la transmission des contes issus de la tradition littéraire puisque les versions cinématographiques se sont imposées auprès du jeune public au détriment des récits écrits. C'est pourquoi de nos jours, la plupart des enfants connaissent d'abord le dessin animé de Cendrillon, de La Belle au bois dormant et de Blanche-Neige avant de connaître le récit de Perrault et des frères Grimm. Le passage du livre au grand écran a également eu un impact sur l'imaginaire lié au conte. Le conte populaire a eu donc, un cheminement bien particulier au cours des siècles, s'adaptant à diverses populations et diverses époques.

De plus, la démarche de comparaison n'est pas seulement de transposer simplement des parallèles entre différentes formes de rhétorique mais un enrichissement aussi bien humain, c'est-à-dire accroître et développer notre relation avec l'autre, mais aussi Notre intellect car comme le déclare George Steiner (1997 ; cité par Pageaux, 2005 : 1) en parlant de la littérature comparée : « *Il se peut bien que les réflexes qui mettent en jeu la*

*ressemblance et la dissemblance, l'analogie et le contraste soient à la base de la psyché humaine et de l'intelligibilité* ». Daniel-Henri Pageaux fait remarquer aussi que : « *D'autres verraient volontiers dans la comparaison non seulement le symbole de nos activités mais l'apothéose de toute véritable activité intellectuelle* » (2005 : 1).

Paul Veyne (1997 ; cité par Pageaux, 2005 : 11) avance aussi que la littérature comparée n'est pas une variété particulière ni une méthode mais elle est avant tout une « heuristique » car l'enrichissement qui en découle appelle à d'autres découvertes et c'est cet effet boules de neige qui ne peut être qu'une plus-value pour les chercheurs, la littérature et la science de manière générale.

Enfin l'altérité est une constitutive de la littérature comparée car l'on met en avant nos relations avec l'autre, notre rapport au monde. Ecrire c'est certes ce qu'on a lu mais c'est aussi être lu donc c'est en conscience de cela que nous pouvons partager notre vision espérant qu'elle y apportera un nouveau souffle intellectuel. L'impact que peut avoir un texte sur notre sensibilité influe sur les stéréotypes qu'on construit dans notre imaginaire et influe ainsi notre vision du monde qui est dépeinte par nos écrits.

L'intérêt de cette étude comparative résulte donc de cette perspective analytique dans une démarche pluridisciplinaire altruiste et humaniste, car comme le mentionne ci-bien Daniel-Henri Pageaux :

*« Cela suppose que par une série de glissements contrôlés et de similitudes identifiées et exploitées, un texte puisse en éclairer un autre. La lecture ainsi conçue est une écoute des textes, la plus détaillée et la plus large à la fois. Elle s'identifie à un jeu de miroirs où se dessinent alternativement les principes organisateurs, les schémas fondateurs, les logiques et les dérives de l'imagination créatrice, les décalages et les surimpressions d'éléments, les motifs secondaires. Lectures à la fois oscillantes et croisées où le spécialiste de telle ou telle littérature peut ne pas reconnaître « son » texte, son auteur. Mais y a-t-il un sens, un texte ? Une lecture critique bien menée est toujours nouvelle »* (1984 : 7).

Par conséquent, c'est en partageant nos idées que l'on nourrit d'autres idées et c'est dans cette perspective pertinente que des auteurs proposent la réécriture de classiques

qui pourrait suivre en tout temps toutes les sociétés. Resté ainsi, d'une certaine manière, immortelle, sans cesse revisitée, ces auteurs rendent hommage à leurs prédécesseurs.

### **I.5. Conclusion partielle**

Ce chapitre nous a aidé à nommer, comprendre, cerner et assimiler les notions importantes qui tournent autour de notre recherche.

En effet connaître l'historique, comprendre la muabilité et établir des liens entre les notions phares de notre réflexion est essentiel afin de pouvoir diriger notre interrogation vers le contenu de notre problématique qui englobe l'œuvre « C'est l'heure des contes » (Jugnot, 2020) et plus particulièrement les processus que l'auteur a utilisés et mis en avant pour réécrire des contes et des fables classiques.

C'est ainsi que notre prochain chapitre va s'axer majoritairement autour de l'œuvre qui fait intégralement parti de notre corpus.

## **CHAPITRE II**

*Processus de réécriture  
et construction de  
l'imaginaire*

## **II.1. Introduction partielle**

Maintenant que nous avons balisé notre terrain de recherche, nous allons nous intéresser dans ce chapitre à l'œuvre de Gérard Jugnot « C'est l'heure des contes » (2020). En effet, nous allons voir dans quelle mesure cette œuvre s'inscrit bel et bien dans le processus de réécriture et l'incidence qu'elle peut avoir sur cette nouvelle proposition imagologique.

Nouveaux récits entraînent nouvelles idées qui entraînent, elles, nouvelles images. C'est cette effet boule de neige sur notre psychique que nous allons essayer de desceller ici-bas à travers notre étude comparative et analytique.

En premier lieu, nous allons présenter l'œuvre ainsi que son auteur afin de faire ressortir les références originelles auxquelles les histoires réécrites par Gérard Jugnot font allusion. Ensuite, nous nous intéresserons à l'imaginaire et sa construction pour pouvoir mettre en lumière en dernier lieu, à travers des comparaisons et des analyses, les parallèles à faire entre la processus de réécriture employés par Gérard Jugnot et la nouvel imaginaire.

## **II.2. L'œuvre de Gérard Jugnot "C'est l'heure des contes"**

Nous commençons d'abord par une bibliographie de l'auteur pour passer à la présentation de son œuvre qui n'est autre que notre objet d'étude « C'est l'heure des contes » (Jugnot, 2020).

### **II.2.1. Présentation de l'auteur et de son œuvre**

Gérard Jugnot est un acteur, réalisateur, scénariste, producteur et auteur français né le 4 mai 1951 à Paris. Acteur et auteur à ses débuts dans la troupe du Splendid aux côtés de Thierry Lhermitte, Christian Clavier, Marie-Anne Chazel, Michel Blanc et Josiane Balasko. Il a aussi participé aux succès qui ont contribué à lancer leurs carrières respectives, « Les Bronzés » (1978), « Les Bronzés font du ski » (1979) ou encore et « Le père Noël est une ordure » (1982).

Tout en continuant son métier d'acteur, il se tourne vers la mise en scène avec notamment "Pinot, simple flic", "Une époque formidable", "Casque Bleu", "Monsieur Batignole" ou encore "Meilleure espoir féminin".

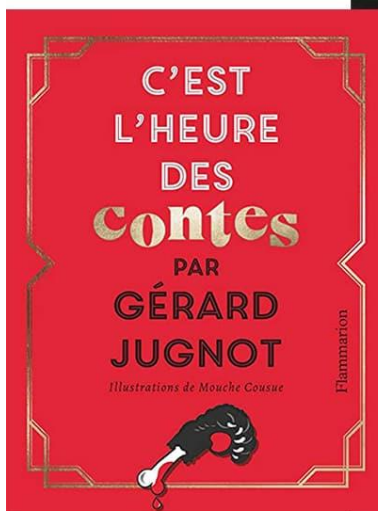
À soixante ans, Gérard Jugnot est l'un des piliers du cinéma français depuis le début des années 1980 et a participé à beaucoup de ses grands succès populaires. Il revient au théâtre dans "Le Paquet" de Philippe Claudel, "Cher trésor" de Francis Weber.

Il a écrit 7 œuvres dont des pièces théâtrales : « Une époque formidable » (1991), « Espèces menacées » (1997), « Le Père Noël est une ordure » (1982), « Le dictionnaire de ma vie » (2018) et « C'est l'heure des contes » (2020).

L'œuvre qui constitue notre objet d'étude « C'est l'heure des contes » est un recueil d'histoires dans lequel tous les héros et personnages des histoires classiques sont redéfinis. La librairie Gallimard présente présente « C'est l'heure des contes » (2020) de Gérard Jugnot comme un remaniement des contes et des fables d'antan.

*Ainsi, « Cendrillon, Barbe Bleue et autre corbeau de la fable... Les héros des contes d'antan ont bercé notre enfance. Ils nous ont ouvert la porte d'un monde où les gentils se mariaient et avaient beaucoup d'enfants, les méchants étaient occis prestement et les imprudents châtiés. Un monde merveilleux où la morale et la justice seraient toujours sauvées.*

*D'une plume alerte et dévastatrice, Gérard Jugnot révisé Perrault, La Fontaine et Grimm à l'aune de notre époque formidable, et tout le monde en prend pour son grade ! Des contes mordants, politiquement incorrects et délicieusement vachards » (Présentation de la librairie Gallimard, 2020).*



Jugnot affirme dans une interview pour le journal LE PARISIEN, qu'il a été bercé par les contes de Grimm et de Perrault durant toute son enfance, de ce fait il décida dans cette œuvre de les revisiter avec un esprit tordu et joyeux. Avec ce livre, il pose un miroir sur ce qui va mal dans notre monde, comme la pollution et le réchauffement climatique, mais aussi la malbouffe, la pédophilie, la pauvreté, le diktat de la minceur, etc. Il soigne le mal par l'humour en traquant toutes les contradictions de la société française.

Pour Jugnot le fait d'avoir nommé son œuvre « c'est l'heure des contes » qui est en lui-même non pas seulement qu'un recueil de contes mais aussi un regroupement de tout récits qui provient du merveilleux, nous interroge sur cette dénomination. Il nous donne juste avec l'apposition d'un titre une nouvelle définition de ce qu'est pour lui ce genre fictif. Pour lui ces récits qu'ils soient des contes, des fables ou des légendes se regroupent tous sous l'emblème de la narration et plus précisément sous l'effigie de conter des histoires merveilleuses et fictives (bien que sous fond réel !). Par conséquent, nous utiliserons dans notre partie analytique la dénomination « conte » pour désigner toutes les histoires contenues dans ce recueil.

L'aspect esthétique du livre lui aussi n'a pas été négligé et révèle l'univers dans laquelle va se plonger le lecteur. En effet, la couleur rouge n'a pas été choisie au hasard car sa symbolique est profonde. Le rouge est sûrement la couleur la plus fascinante et ambiguë qui soit. Elle joue sur les paradoxes, anime des sentiments passionnels en complète contradiction : amour / colère, sensualité / sexualité, courage / danger, ardeur / interdiction, etc. Cette couleur remue les sentiments sans aucun doute et elle s'impose comme une couleur chaleureuse, énergique, pénétrante et d'une certaine manière rassurante et enveloppante. D'un autre côté, on l'associe aussi au sang, à l'enfer et à la luxure. Cette couleur chaude ne laisse donc pas indifférent et c'est là toute sa force : elle remue les passions, qu'elles soient positives ou négatives, toutes ces passions que l'on peut retrouver dans ces histoires merveilleuses présentées au sein de cet ouvrage.

### **II.2.2. "C'est l'heure des contes" par Gerard Jugnot**

Cette partie est réservée à ce que Jugnot a dit à propos de son recueil d'histoires et pour se faire nous nous sommes penchée sur une interview filmée que Gérard Jugnot a donné pour le journal LE PARISIEN à propos de la sortie de « C'est l'heure des contes » et qui a été diffusée sur Youtube. Le tableau N°3 ci-dessous reprend toute l'interview.

<p>Journaliste</p> <p><b>« Je soigne le mal par l'humour » : Gérard Jugnot règle ses contes dans un livre</b></p> <p>Acteur, réalisateur, et aussi écrivain. Gérard Jugnot vient de publier « C'est l'Heure des contes ». Ce livre piquant et drôle, qui s'interroge sur notre société, s'est hissé dès sa sortie parmi les meilleures ventes.</p> <p>L'acteur des Bronzés revient avec un projet inattendu, un recueil de contes, dont il nous explique la genèse. Rencontre.</p>	
Journaliste	Gérard Jugnot
<b>On vous connaît acteur, réalisateur mais peu écrivain. Ces contes sont un sacré coup de gueule ?</b>	C'est d'abord un cadeau du Père Noël qui, comme chacun le sait, est une ordure ! Plus sérieusement, j'ai été bercé par ces contes affreux de Grimm ou Perrault, et je me suis amusé à les revisiter avec un esprit tordu et joyeux. Cela donne un feel bad book, mais drôle, car on sait bien la comédie s'arrête là où le drame commence. Et qu'aussi belle soit la vie, elle se termine toujours mal.
<b>On ne vous connaissait pas ce côté pessimiste ?</b>	Avec ce livre, je pose un miroir sur ce qui va mal dans notre monde, comme la pollution et le réchauffement climatique, qui me terrifient. Mais aussi la malbouffe, la pédophilie, la pauvreté, le diktat de la minceur, etc. Je soigne le mal par l'humour en traquant toutes les contradictions de notre société, qui sont d'ailleurs aussi les miennes. Je suis peut-être pessimiste, mais j'ai aussi conscience qu'on est plutôt bien loti en France. Je ne me verrais pas vivre en Chine, au Brésil, ou même aux Etats-Unis.
<b>C'est donc un feel bad book d'humour ?</b>	Tout à fait ! Mon ami Pierre Richard m'a dit qu'il lisait un conte chaque soir et qu'il s'endormait en souriant. Cela m'a beaucoup touché. Je me sers du rire pour tendre un miroir de notre société. D'une manière assez noire, sale, moche, j'ai voulu la transformer en éclat de rire. C'est une manière de faire avancer les choses, car je suis assez consterné par certaines choses dans notre société.
<b>Lesquelles ?</b>	Les fake news, les complotistes ! C'est fou de voir les gens croire n'importe quoi. La folie des réseaux sociaux m'inquiète, car ils symbolisent l'absence de nuance et de clairvoyance et c'est dangereux. Cela divise les gens. Le tous pourris m'horripile, car il ne fait pas avancer les choses. Même si je sais que c'est facile à dire quand on a son petit confort, je crois au vivre ensemble pour nous en sortir. Pas à la division.
<b>Vous dénoncez dans « Barbe-Bleue » les abus sexuels dans le monde du cinéma. La parole s'est-elle libérée avec MeToo ?</b>	Les choses changent doucement, et je pense que c'est plus facile aujourd'hui pour les femmes. Certains hommes doivent serrer un peu les fesses, et c'est bien. Après, il ne faut pas tomber dans la délation. Sur les Césars, je regrette juste que l'affaire Polanski ait fait de l'ombre au merveilleux Papicha, de Mounia Meddour, qui a remporté le César du meilleur premier film et qui milite pour le droit des femmes.
<b>Vous êtes un artiste engagé ?</b>	Oui, contre la connerie ! Je ne m'engage que pour des causes pour lesquelles je peux être utile, comme le Rire Médecin, une association qui aide les enfants hospitalisés. Il y a bien sûr les Enfoirés ou le Téléthon, dont j'ai été parrain deux fois.
<b>La culture souffre avec la pandémie. Vous êtes inquiet pour le cinéma ?</b>	Le cinéma, mais aussi le théâtre, les concerts, c'est dramatique. Pour certains films, les plates-formes ont été un ballon d'oxygène, mais restons vigilants. Qu'elles s'appellent Netflix, Disney + ou Amazon, elles doivent participer au financement du cinéma français, et elles ne peuvent déroger à notre système français qui repose sur l'autofinancement du cinéma. Les films sur grand écran, c'est merveilleux, mais cela n'a qu'un temps. Regardez-les Bronzés, deux millions de personnes l'ont vu au cinéma, contre 100 millions à la télé ! C'est le sens de l'histoire, on ne peut pas aller contre ça, mais il faut respecter les règles car sinon, c'est la faillite du cinéma. Et un film, ce n'est pas que des acteurs et un réalisateur, c'est beaucoup de monde, des techniciens...

<b>Canal a ouvert une chaîne éphémère, Ciné + Splendid, qui propose 60 films de la troupe...</b>	Je suis content, car cela montre que nos films sont demandés en période de confinement alors qu'à l'époque, ils n'avaient pas reçu un super accueil. Maintenant, ce sont des films de patrimoine et je suis assez fier de notre parcours. On a eu la chance de se rencontrer, on a gagné au loto, mais qu'est-ce qu'on a pris comme tickets !
<b>Quels sont vos projets ?</b>	Je joue le rôle dans un homme veuf très riche père de trois enfants dans le prochain film de Nicolas Cuche, Pourris gâtés. C'est un très joli film avec Camille Lou et Artus, qui sort en février. Je viens aussi de terminer le tournage à la Réunion du Petit Piaf. C'est un film avec Soan Arhimann, qui a gagné The Voice Kids, et Marc Lavoine, sur un petit garçon qui rêve de chanter. Il devrait sortir à la fin 2021.
<b>Et vos envies ?</b>	J'aime bien faire plein de trucs, je suis ouvert à tout. J'essaie de garder l'envie d'avoir envie. J'aimerais bien jouer dans une série, car on a le temps de s'installer sur des personnages. J'adore les séries françaises comme le Bureau des légendes, Baron noir, et dernièrement, j'ai adoré Possessions. Là je suis dans The Crown, c'est fantastique, et il faut que je regarde le Jeu de la dame. Mais attention aux séries, c'est vite chronophage !

**Tableau N°3 : Interview transcrit par Sandrine Bajos, Le 8 décembre 2020 à 08h58, modifié le 8 décembre 2020 à 11h00, pour le journal LE PARISIE**

A travers les propos tenus dans son interview, nous pouvons aisément déceler le projet de réécriture des contes mené par Gérard Jugnot. En effet, il déclare lui-même s'être amusé à *« les revisiter avec un esprit tordu et joyeux »* car il considère qu'il a été bercé par les contes « affreux » de Perrault et de Grimm. Il dénonce dans son *« feel bad book »* la naïveté des fins heureuses des contes qui transpose l'enfant dans un imaginaire merveilleux utopique pas et l'enferme dans un espoir de réalité qui ne peut exister car *« aussi belle qu'elle soit la vie, se termine toujours mal »* ce qui est tout à fait le contraire de ce que les contes véhicule.

A travers le rire Gérard Jugnot souligne les travers de la société en traquant toutes les contradictions de la société actuelle en caricaturant *« ce qui va mal dans notre monde comme la pollution, le réchauffement climatique, la malbouffe, la pédophilie, la pauvreté, le diktat de la minceur, les fake news, les complotistes, la folie des réseaux sociaux qui symbolisent l'absence de nuance et de clairvoyance, les abus sexuels dans le monde du cinéma, etc. »* et bien plus encore.

Ainsi, dans une conjoncture pandémique qui a créé un temps de stand-by dans lequel le monde a été plongé en raison du Covid, Gérard Jugnot a tenté de profiter de ces moments de réflexions pour réveiller les esprits et ouvrir les yeux sur la réalité de notre monde actuel et le risque des fins tragiques qui est loin très loin des contes et de leurs fins heureuses.

### II.2.3. Les références originelles des histoires de l'œuvre

À travers une confrontation entre les histoires contenues dans « *C'est l'heure des contes* » et leurs homologues originelles, nous allons mettre en évidence dans le tableau N°4 comment Gérard Jugnot a remanié le titre de chaque conte et fable en poussant la réécriture de ces histoires jusqu'à la modification des titres qui donnent au lecteur un avant-goût de son sarcasme satirique.

GENRE	HISTOIRES	HISTOIRES ORIGINELLES	AUTEURS DES HISTOIRES ORIGINELLES
CONTES	Le grand méchant loup qui mangeait des légumes	Le petit chaperon rouge	Charles Perrault
	La jeune femme qui rêvait d'être une star	Barbe Bleue	
	Le Petit Poucet qui partit pour un très long voyage	Le Petit Poucet	
	La princesse qui avait oublié un détail	Cendrillon	Les frères Grimm
	Les trois petits cochons en Thaïlande	Les trois petits cochons	
	Blanche neige et les sept mains	Blanche Neige	
	Hansel et Gretel	Hansel et Gretel	
FABLES	Le corbeau qui se sentait un peu seul	Le corbeau et le renard	Jean de la Fontaine
	La grenouille qui voulait être fine comme une anguille	La grenouille et le bœuf	
	Le lièvre qui partit à point	La tortue et le lièvre	
	La cigale fort dépourvue	La cigale et la fourmi	Esopé
	La taupe qui trouva des lunettes	La taupe et sa mère	
	Le rat d'égout et son cousin le campagnol	Le rat des villes et le rat des champs	
	La vache qui avait cessé de rire	Aucune référence car inventé par Gérard Jugnot	
	La légende des boules de Noël Frigou		

Tableau N°4 : Les histoires de Jugnot et leurs originelles

Ce tableau, qui confronte donc les titres, nous donne un aperçu de la directive que s'est donné G. Jugnot lors de la réécriture de ces histoires. Bien que l'on devine aisément la référence originelle de certaines histoires par le titre, d'autres sont complètement changées et on n'arrive à faire la relation avec une référence originelle qu'à partir de certains indices que G. Jugnot incère subtilement dans ces écrits. La réécriture, la réinvention ; la modernisation et nous dirons même l'invention (en référence aux deux légendes qu'il a complètement inventées) chez Jugnot commence donc dès le titre.

Par ailleurs, comme la morale est un procédé primordial dans les contes et les fables, notamment chez Perrault et La Fontaine, nous avons pensé intéressant de relever chacune des morales qu'a écrit Jugnot dans chacune de ses histoires. Ainsi, afin d'analyser le procédé de réécriture de ces morales qui viennent à la fin des fables, nous proposons ce tableau N°5 qui fait correspondre chaque histoires au commentaire que Jugnot a inscrit à sa fin.

	HISTOIRES	Commentaires à la fin de l'histoire		HISTOIRES	Commentaires à la fin de l'histoire
CONTES	Le grand méchant loup qui mangeait des légumes	COMME QUOI : L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME, ET POUR LE LOUP AUSSI.	FABLES	Le corbeau qui se sentait un peu seul	CE QU'IL FIT SANS GRAND PLAISIR, D'AILLEURS, CAR, MIS À PART LA FONTAINE, CHACUN SAIT QU'UN CORBEAU NE MANGE PAS DE FROMAGE.
	La jeune femme qui rêvait d'être une star	À L'HEURE QU'IL EST, ELLE RECHERCHE UN BON AVOCAT.		La grenouille qui voulait être fine comme une anguille	UN SOIR D'HIVER, UN PAYSAN RAMASSA LE TOUT ET S'EN SERVIT POUR ALLUMER SON FEU.
	Le Petit Poucet qui partit pour un très long voyage	AUX DERNIÈRES NOUVELLES, LES PARENTS NON PLUS N'ONT TOUJOURS PAS ÉTÉ RETROUVÉS.		Le lièvre qui partit à point	RIEN NE SERT DE COURIR...
	La princesse qui avait oublié un détail	CENDRILLON VENDIT SA BELLE ROBE ET SES ACCESSOIRES SUR LE BON COIN ET PARTIT SE CHANGER LES IDÉES DANS UN CLUB DE VACANCES EN MÉDITERRANÉE.		La cigale fort dépourvue	CE QUI FUT DIT FUT FAIT, CAR LA NATURE N'A AUCUN SENTIMENT!
	Les trois petits cochons en Thaïlande	IL CONVIENDRAIT AUSSI DE DIRE : « ON EST PEU DE CHOSE... »		La taupe qui trouva des lunettes	ELLE SE DIT QU'UN PEU D'OMBRE, PARFOIS, VAUT MIEUX QUE TROP DE LUMIÈRE. ET QUE VOIR FLOU ARRANGE BIEN LES CHOSES...
	Blanche neige et les sept mains	ELLE VIENT DE METTRE AU MONDE UN PETIT GARÇON CHARMANT, NÉ, LUI, AVEC SEPT PIEDS.		Le rat d'égout et son cousin le campagnol	AH ! IL EN FIT DES ENVIEUX AVEC LES RÉCITS MAGNIFIQUES DE SON SÉJOUR IDYLLIQUE À LA CAMPAGNE.
	Hansel et Gretel	AUX DERNIÈRES NOUVELLES, LEURS BILANS BANQUIS NE SONT PAS FAMEUX.		La vache qui avait cessé de rire	LE FROMAGE FONDU S'APPELA DÉSORMAIS « LA VACHE QUI PLEURE DE RIRE ».
			La légende des boules de Noël Frigou	ET DE TOUTE FAÇON : « QUE PETCHO LA GALETTI. QUE LOUCAILLE LA CONTA ! » COMME IL AIME À CONCLURE.	

Tableau N°5 : Les commentaires de Gérard Jugnot à la fin de chaque histoire

Le tableau N°5 ci-dessous met en évidence d'une manière inéluctable le total remodelage qu'a effectué Jugnot. Chaque histoire n'a plus réellement de morale fixe et définie car finalement ce qu'effectue Jugnot à la fin de chacune de ses histoires c'est d'ajouter un commentaire qui résume celle-ci. Il n'est plus question, donc, d'effectuer une trame moralisatrice, initiatrice et instructive mais plutôt de laisser à chacun la liberté de construire sa propre éthique.

Jugnot s'est certainement inspiré du modèle textuel infrastucturellement parlant de Charles Perrault. En effet, il a emprunté le célèbre modèle de la morale qu'a effectuée Charles Perrault à la fin de chacun de ces contes. Cependant, Perrault a mis en place cette structure à des fins pédagogiques et éducatrices claires, alors que chez Jugnot, hormis la forme, le fond est complètement différent ainsi que la visée.

Comme nous l'avons précisé au préalable, Jugnot à la fin de chaque récit commente mais ses commentaires ne sont pas de simples résumés naïfs et innocents. En effet, il donne ses réflexions sous la fausse bannière de morale. Dans certaines fins, il propose au lecteur une nouvelle réflexion sur la France actuel et d'autre fois il cite des dictons populaires actuels. Toutes ces réécritures et ses réflexions sont savamment tournées par le sarcasme et la satire dont Jugnot est friand car tout passe mieux par le rire. C'est un humour noir révélateur de vérité glauque.

### **II.3. L'imaginaire et sa construction**

Les contes et les fables sont des générateurs d'imagination et des éléments de construction de l'imaginaire enfantin dans toutes les sociétés et en tous temps. Ainsi, la réécriture des contes ne peut qu'avoir un lien étroit avec l'imaginaire et sa construction. Nous proposons donc de nous pencher sur l'imaginaire et sa construction pour comprendre son importance dans la société et comment sa construction peut être inhérente aux lectures que l'enfant fait des contes et des fables.

#### **II.3.1. Les origines de l'imaginaire**

Avant d'entamer ce volet dans notre travail de réflexion, il nous a semblé important d'éclaircir certaines notions, notamment le duo dichotomique d'imagination et imaginaire. L'imagination est une forme de l'activité mentale qui a l'aptitude de produire intérieurement des images : il s'agit de l'attitude cognitive ou du processus

mental consistant à former et à représenter des images, c'est-à-dire des formes ou des figures qui ont une existence mentale, pourvue ou non de dénotation (renvoyant ou non à quelque chose de la réalité)

L'imaginaire peut être défini sommairement comme le fruit de l'imagination d'un individu, d'un groupe ou d'une société, produisant des images, des représentations, des récits ou des mythes plus ou moins détachées de ce qu'il est d'usage de définir comme la réalité.

L'imaginaire est l'espace de la création libre, de l'anticonformisme. C'est la faculté qui nous permet d'outrepasser le réel et ses contraintes. À l'image du rêve, l'imagination déforme le réel pour plus d'expressivité : *« éliminant ce qui lui paraît sans résonance, amplifiant ce qui lui semble frappant, [elle] aboutira à cette transmutation, à cette recreation : elle s'empare du réel, mais comme d'une matière première et pour lui donner un visage chargé de sens. »* (Huygue, 1985 : 200).

Relevant plus de l'inconscient puisqu'il s'assimile au rêve, nous pouvons dire que l'imaginaire est le lieu d'affrontement d'images, de figures et de désirs conflictuels. En effet, l'imaginaire est un espace virtuel d'échange et de tension continue, conséquence d'une confrontation de désirs refoulés : *« l'imaginaire [qui] n'est pas un espace de conciliation, (...) est le lieu du surgissement des signes mais aussi de leur redéploiement au-delà des limites du sujet pensant »* (Quinsat, 1990 : 401).

Meryème Rami précise que :

*« Dans le domaine de la fiction, l'espace imaginaire est l'aboutissement d'une reconstitution, d'une composition à partir de références réelles et de données légendaires. L'imagination est un ensemble d'éléments composites, un mélange d'expériences, de souvenirs, de visions se rattachant à un lieu donné. Imaginer un lieu revient à le charger de significations et de sensations diverses. C'est donc dépasser le substrat matériel pour donner libre cours à l'imagination, faculté qui se situe hors toute contrainte. La création d'espaces imaginaires correspond à une volonté d'écart, de distanciation par rapport au réel. Par le biais d'un foisonnement d'images, on arrive à configurer un espace autonome, inclassable de même que l'est l'œuvre qui l'adopte. L'ailleurs est*

*déterminant dans la révélation de soi et de ses potentialités créatives. C'est le domaine de la liberté par excellence : liberté de création, liberté d'associer des entités éparses parfois paradoxales, liberté de s'approprier le monde et de le « dominer », liberté d'affirmation de soi dans ce mouvement ou dans ce magma d'images. « L'ailleurs est l'espace où le sujet recentre le monde » (2010 : 2).*

Ainsi, pour conclure nous pouvons dire que l'imaginaire est un processus de construction qui ne peut être retranché des expériences de lecture et des sociétés dans lesquelles le lecteur agit et interagit et façonne et est façonné par la culture à laquelle il appartient.

### **II.3.2. L'importance de l'imaginaire dans une société**

L'imaginaire, c'est ce monde à part, intime, difficilement accessible, indescriptible propre à l'artiste (ou à l'auteur plus précisément) et qui lui permet d'édifier cet autre univers particulier qu'est l'œuvre. L'artiste passe par l'imaginaire pour créer un monde de signes et de symboles où lui-même y trouve place.

Il, d'une certaine manière, tue toujours le réel. Il le tue par transfiguration mais il n'y a d'imaginaire que dans la mesure où le réel existe. L'imaginaire fonctionne comme un ajout au réel ne pouvant pas, alors, se passer de lui.

Comme le précise Juremir Machado Da Silva : « *L'imaginaire est le sens qui redimensionne le fait sans que l'on puisse l'annuler par la raison. On peut, cependant, revenir à la nudité de ce fait par déconstruction, exposition, découverte. L'archéologie de l'imaginaire exige de retirer chaque couche de signification jusqu'à atteindre l'origine de l'élément transfiguré* » (2015 : 117). Le sens ne se donne donc que dans l'imaginaire car l'imaginaire est le sens. Le chercheur de l'imaginaire s'intéresse donc aux conditions de production de ce sens.

Il est très important de signaler que « *Tout imaginaire est hyperréel : une réalité plus réelle que le réel. Une réalité transfigurée par le sens. L'hyperréel est le réel qui rencontre la signification* » (Da Silva, 2015 : 118).

Da Silva (2015) explique dans son article « *Qu'est-ce que l'imaginaire ? Des multiples réalités imaginaires* » que l'imaginaire chez Lacan (1974/1975.) est un stade du

développement infantile lié au « stade du miroir », quand l'enfant devient capable de se reconnaître dans le miroir. C'est aussi la naissance de l'ego. Il peut également être une « instance psychique constitutive et structurante de la subjectivité ».

*En effet, « par sa nature transfiguratrice, l'imaginaire arrache le quotidien à sa trivialité en lui donnant une dimension extraordinaire seulement perceptible aux yeux d'initiés. Cette dimension fantastique du banal est la super-réalité qui donne une atmosphère au réel. Derrière cette dimension fantastique, transfigurée par le sens venant de l'imaginaire, le réel continue d'être vivant et productif. En d'autres termes, le réel est prose alors que l'imaginaire est poésie du quotidien » (Da Silva, 2015 : 119 »*

Ainsi, l'imaginaire est exprimé par les idéologies et les utopies, mais aussi par les symboles, les allégories, les rituels et les mythes. Ces éléments façonnent les visions du monde et les comportements et modes de vie des modèles sociales, dans des mouvements continus ou discontinus de préservation de l'ordre dominant ou d'introduction de changements.

Ainsi, la relation entre l'imaginaire individuel et l'imaginaire social est explicite, car il est noté que de nombreuses situations de la réalité humaine sont complétées par cette recherche incessante de significations. Avant tout, l'imagination et la réalité sont des processus qui permettent la mise à jour constante de la vie quotidienne et agissent dans les dimensions de la formation sociale.

En outre, « *L'imagination acquiert une fonction très importante dans le comportement humain et le développement. Il devient un moyen d'élargir l'expérience d'un individu parce que, basé sur la narration ou la description des autres, il peut imaginer ce qu'il n'a pas vu, ce qu'il n'a pas fait l'expérience directement dans son expérience personnelle* ». (Vygotsky, 1996 : 125 ; cité par Pessoa, 2020). Par conséquent, l'imaginaire social est le regroupement des normes et des valeurs, créé par la société avec des significations et des significations vraies. Dans ce cas, l'imaginaire social ou collectif précède l'interaction entre les membres d'un groupe donné.

### **II.3.3. Relation entre lecture et imaginaire**

L'imaginaire s'alimente d'ambiguïtés, de polysémies, de paradoxes, de doubles sens, jeux de mots, brèches dans la rationalité, zones d'ombre et de luminosité intense, de

contradictions et de différences sémantiques. Il est la communication qui s'alimente du désir. Quand le désir de sens se tait ou se contente de la dénotation, degré minimum de la signification, l'imaginaire s'éteint en tant que possibilité de transfiguration, alors commence la réalité.

L'imaginaire trouve son confort dans la littérature car parler (ou écrire) produit des mots, qui forment une narration et les narrations produisent des histoires qui sont, elles même fictionnelles. Ainsi, si l'on considère que l'imaginaire désigne ce qui n'est pas réel, il est une dynamique entre le sujet et le monde, autrement dit, ce par quoi le sujet ou une collectivité appréhende le monde, l'interprète et le rend signifiant. Il a dès lors le pouvoir de construire notre réalité culturelle car il s'impose comme un ensemble de signes et de figures, d'objets et de pensée, dont la portée, la logique s'inscrit indéniablement au cœur de notre rapport à la culture, au monde et à l'histoire. De ce fait l'imaginaire est indissociable du politique et de l'idéologie.

Le contrôle de l'imaginaire s'insère dans la possibilité d'un jeu au sens mécanique, dans le processus de signification. On constate que le pouvoir n'est peut-être pas dans le message, dans le contenu mais dans le contenant, dans l'évocation d'un rapport différent au monde, aux choses et à soi-même.

Bachelard décrit, dans *La poétique de l'espace*, la résonance que suscite la lecture : « *Par sa nouveauté, une image poétique met en branle toute l'activité linguistique. [...] Mais l'image a touché les profondeurs avant d'émouvoir la surface. Et cela est vrai dans une simple expérience de lecture. Cette image que le poème nous offre, la voici qui devient nôtre. Elle prend racine en nous-mêmes* » (Bachelard, 1957 : 7 ; cité par Bloch, 1996).

De part cette déclaration, on devine aisément la relation psychique et identitaire qu'entretient la lecture et l'imaginaire. En effet une lecture où l'on se trouve captivé ou repoussé par le texte, en une expérience essentiellement affective dirige la conscience vers une irréalité évanouie, le lecteur ne sublime pas mais il (re)vit à travers le texte ce que vit le héros sans « dégageant ».

Bloch explique que « *l'oubli de soi étant total, la projection du moi dans le texte étant achevée, nulle synthèse intellectuelle opérant comme médiation entre l'altérité du lecteur et le monde du texte ne peut intervenir. L'expérience du*

*lecteur est forte, mais elle n'est plus esthétique car elle évacue tout intérêt pour le code formel. La fascination du texte oblige à une fusion qui tire l'imaginaire du côté de sa seule composante affective au détriment de ses autres caractéristiques » (1996 :52).*

Certes toute lecture n'est pas forcément une projection de soi dans le récit mais il n'empêche que chaque idiome, chaque image colporter et proposer par le simple fait d'écrire a une incidence sur nous, qu'elle soit immédiate ou latente. Donc la relation qui existe entre l'imaginaire et la lecture et non seulement forte mais peut modifier tout notre être car elle touche notre sensibilité, notre affectivité et notre âme en profondeur.

#### **II.4. Comparaisons et analyses**

Après avoir mis en lumière les notions qui tournent autour de notre problématique, nous allons procéder dans ce point aux comparaisons possibles pour faire ressortir les processus de réécriture et les parallélismes à faire avec la construction d'un nouvel imaginaire.

##### **II.4.1. Processus de réécriture**

Afin d'entamer notre analyse comparative et dégager les processus de réécriture qu'a pu utiliser Jugnot nous allons débiter par le dressage d'un tableau N°6 explicatif et comparatif des personnages et de leurs rôles dans les contes classiques et les contes réécrits par Gérard Jugnot.

Les personnages	Les contes classiques	Les contes de Gérard Jugnot
<b>Le héros</b>	Le personnage auquel s'identifie le lecteur. La plupart du temps, il est gentil, sympathique, jeune et innocent voire sans défense. C'est à lui que revient la mission de résoudre un problème, partir dans une quête, réparer une injustice, etc. À la fin de l'histoire, comme récompense pour son courage et son bon cœur, il se voit attribuer un inversement de situation : de faible devient fort, le pauvre devient riche, etc.	Le lecteur ne s'identifie plus au personnage car l'auteur met en place une barrière historique entre le lecteur et le héros en rappelant que le héros est lui-même une part de cette histoire fictive ancestrale. Ce personnage n'est pas exempt de tous défauts, bien au contraire, il est décrit de manière très commune au point de le banaliser. Il part toujours dans une certaine quête qui peut bien finir ou mal finir.
<b>L'adversaire</b>	Celui qui produit le méfait : le géant, l'ogre, la mauvaise sorcière. C'est le personnage antipathique qui doit être vaincu par le héros. L'adversaire est essentiel à l'histoire car c'est grâce à lui, aux obstacles qu'il dresse sur le chemin du héros, que celui-ci « grandit » et évolue. Plus l'adversaire est puissant, plus l'histoire sera palpitante et plus le héros aura du mérite !	Il peut être matériel comme immatériel car dans certains conte l'adversaire réel sont les dictat de la société ou bien la pollution, la surconsommation, les réseaux sociaux...etc. Autant d'adversaires que de maux dans la société. Le héros doit les combattre, tantôt vaincu tantôt vainqueur.
<b>Le donateur</b>	Souvent un être en apparence sans défense : un vieillard, un lutin ou un animal blessé. Le héros le rencontre par hasard et lui rend service. Pour le remercier, le donateur lui remet un objet magique qui aidera le héros dans sa mission : une potion, une cape d'invisibilité, un peigne qui se transformera en forêt pour ralentir la méchante sorcière, ou un simple conseil	Souvent peu présent dans ces réécriture le héros se voit livrer a lui-même et doit mener seul son combat.
<b>L'auxiliaire</b>	L'allié, humain ou magique qui aidera le héros dans son combat contre le méchant (Sam, compagnon de Frodo, une fée, un animal, une épée...)	Absent dans cette œuvre.

Tableau N°6 : Comparaisons entre les personnages dans les histoires originelles et ceux des histoires de Gérard Jugnot dans « C'est l'heure des contes »

Les personnages d'un conte merveilleux sont simples, unidimensionnels, complètement bons ou mauvais. Les gentils sont beaux, courageux et loyaux. Les méchants sont jaloux, vaniteux et laids. Souvent, on les désigne simplement par un surnom qui définit leur rôle dans l'histoire : la Belle, Peau d'Âne, le Prince, la Marâtre. La psychologie des personnages n'a pas d'importance, car l'intérêt du récit réside dans le caractère merveilleux du conte.

Dans un conte classique, chaque personnage, événement ou objet joue un rôle spécifique : celui de participer à la construction du récit. Vladimir Propp (1895-1970), folkloriste russe qui a longuement étudié la structure narrative des contes de fées, désigne ces personnages, événements ou objets par le terme actant, soit « toute force (entité) qui agit dans le récit et qui est susceptible d'en changer le cours ».

Cette grille comparative (Tableau N°6) nous montre irréfutablement non seulement la réécriture mais aussi la modernité que leur apporte cet auteur dans son œuvre en remaniant le cours des événements et proposant des modes de vies, des mœurs et des contextes qui sont d'actualités en soulevant évidemment des questions sur la société et relevant le voile sur les sujets tabous dont souffrent la France de manière caché et silencieuse. Pour arriver à ses fins Gérard Jugnot a entrepris le remaniement des héros de chaque conte et leurs rôles respectifs.

Le remaniement complet et total des personnages et de leurs rôles est flagrant. Gérard Jugnot ne cherche pas à rester dans une trame narrative traditionnelle car il chamboule dans son intégralité l'aspect traditionnel du conte aussi bien structurellement (en changeant les codes d'écriture traditionnelle) que narrativement (en changeant le contenu et la trame narrative d'un conte classique). En effet, nous pouvons trouver dans tous ses récits, des références linguistiques qui relèvent de l'argot français ce qui accentue l'effet de réalisme et le souci d'inscrire ces contes dans l'actualité.

Hormis le fait d'aspirer à proposer une nouvelle vision sarcastique de la société à travers ces contes, Gérard Jugnot soulève un réel questionnement sur l'imaginaire que ces histoires pourraient générer. En effet, comme nous l'avons précédemment vu l'imaginaire est une part essentielle qui nous aide face à la construction et la conception que nous nous faisons de ce monde. Si cet imaginaire produit par les récits vient à changer la vision du monde change également car lorsqu'on lit une histoire on ne fait

pas que déchiffrer un code successif de combinaison de lettres et de mots, on découvre une nouvelle vision, de nouvelles idées, un nouvel esprit.

#### **II.4.2. Construction d'un nouvel imaginaire**

Les nouvelles idées proposées par Gérard Jugnot dans « C'est l'heure des contes » (2020) vont forcément générer de nouvelles images, de nouveaux stéréotypes et de nouveaux préjugés. Un stéréotype est une image préconçue, une représentation simplifiée d'un individu ou d'un groupe humain. Il repose sur une croyance partagée relative aux attributs physiques, moraux et/ou comportementaux, censés caractériser ce ou ces individus. Le stéréotype remplit une fonction cognitive importante : face à l'abondance des informations qu'il reçoit, l'individu simplifie la réalité qui l'entoure, la catégorise et la classe. Un préjugé est une opinion préconçue portant sur un sujet, un objet, un individu ou un groupe d'individus. Il est forgé antérieurement à la connaissance réelle ou à l'expérimentation : il est donc construit à partir d'informations erronées et, souvent, à partir de stéréotypes.

Les stéréotypes, les clichés et les lieux communs sont autant d'éléments constitutifs du bagage du lecteur et donc de son rapport au monde, et c'est sans doute une des raisons pour laquelle la littérature fait autant appel à la stéréotypie. Le stéréotype nous sert également de tremplin pour cerner un intérêt particulier concernant plus spécifiquement leurs détournements.

Sophie Van den Broeck (2008 : 242) précise que : *« l'analyse des détournements a un double intérêt : le premier envisage la situation de « blocage » à laquelle le lecteur doit faire face, situation intéressante pour la construction du sens, et le deuxième se situe d'avantage d'un point de vue didactique puisque son décryptage place le lecteur dans une démarche de lecture active, moderne, ou la signification est à construire ».*

Ainsi, l'énonciation classique est une littérature « classique » dans laquelle le lecteur est orienté vers des horizons de sens familier, ce n'est donc pas étonnant que ce type d'énonciation corresponde à une littérature à visée éducative (dans le sens moralisatrice) que l'on retrouve dans la plupart des fables et des contes classiques.

L'énonciation moderne est une énonciation du deuxième degré qui présente le stéréotype comme un « déjà-dit » dont on n'est pas dupe et dont on exploite la valeur iconique, ironique et ludique. Nous retrouvons toutes ces caractéristique chez Gérard

Jugnot qui ne daigne de le rappeler à chaque récit en citant des anecdotes qui nous plongent dans l'obligation d'avoir un certains minima de culture littéraire et l'intolérance face à l'ignorance car l'énonciation moderne :

- déclenche des opérations transtextuelles (Genette, 1982)
- induit un rapport de complicité entre auteur et lecteur puisque celui-ci est invité à la même prise de distance à l'égard des discours convenu
- elle stimule la réflexion critique puisque l'énonciation moderne force d'une certaine manière le lecteur à s'interroger sur les valeurs de ces énonciations

L'énonciation moderne est donc le mode de la distanciation et le stéréotype est pris comme une forme soumise à des manipulations plaisantes dans le but d'étonner, de divertir mais aussi d'entraîner d'emblée une dénonciation de ce par rapport on se distancie.

Nous allons confronter l'image traditionnelle que génèrent les contes traditionnels et l'image nouvelle que génèrent les contes Gérard Jugnot, en prenant comme grille d'analyse cette grille<sup>1</sup> des oppositions image traditionnelles/nouvelles de Van den Broeck (2008 : 246).

<b>Images traditionnelles générées par les contes traditionnels</b>	<b>Images nouvelles générées par les contes de Gérard Jugnot</b>
Lecteur passif	Lecteur actif
Compréhension sollicitée	Imagination sollicitée
Signification inscrite dans le livre	Signification à construire
Contenue informatif explicite	Contenue initiatique implicite
Les récits proposent une lecture fermée	L'œuvre propose une lecture ouverte
Livre = outils didactique	Livre = œuvre d'art

**Tableau N°7 : Grille d'oppositions images traditionnelles/nouvelles (Van den Broeck, 2008 : 246)**

Dans cette grille nous nous rendons compte de la portée génératrice du nouvel imaginaire que peut apporter la réécriture de Jugnot. En effet, dans les contes traditionnels le lecteur est passif, dans le sens où tout lui est explicitement énoncé à

---

<sup>1</sup> Pour cette grille, Van den Broeck s'est inspiré de Jean François Chassay et Bertrand Gervais pour son ouvrage « Paroles, textes et images: formes et pouvoir de l'imaginaire » (2008) où lui-même déclare qu'il a pris cette grille de l'ouvrage suivant : livre suivant « du jeu, des enfants; des livres » Jean Perrot (1989).

l'opposé du lecteur dans les contes de Jugnot car il est actif, il interagit dans la construction du sens du récit car tout est implicitement exposé.

De plus par l'outil didactique qu'était le conte traditionnel, il proposait automatiquement une lecture fermée ou la compréhension était la seule chose sollicitée. Tandis que l'œuvre de Jugnot n'est pas une œuvre à visée proprement didactique, il propose et incite aux renouvellements de la réflexion et au développement de l'imagination ce qui inscrit ses écrits dans le domaine de l'art.

#### **II.4.3. Réinvention et modernisation par Gérard Jugnot**

Nous avons pu, durant notre cheminement de réflexion, constater et démontré que l'œuvre de Gérard Jugnot s'inscrit bien dans une intention de réécriture consciente et voulue, mais sa réécriture relate de la réinvention car il renouvelle de manière significative et quasi complète l'histoire originelle sans tout autant l'effacer car il refait volontairement au début de chaque histoire une référence au récit premier par lequel il s'est inspiré. En effet,

Jugnot se réapproprie ces récits par lesquels il a été conditionné afin de pouvoir s'émanciper de ceux-là et pour proposer une nouvelle lecture revivifiant à ces récits qui commençaient à prendre de la poussière et risquaient de tomber aux oubliettes. Afin que le lecteur puisse s'identifier dans ces récits, Jugnot a sagement instauré toute une nouvelle idéologie moderniste autour de ces contes. En effet, il a accolé toutes les problématiques, les questionnements, les milieux, et même le langage de la société actuelle française. Le fait de greffer la base primitive qui est ancestrale et le fond qui est moderne sous bannière humoristique est une manière de charmer le lecteur et de pouvoir lui proposer ce voyage initiatique réflexif et ludique afin de pouvoir ouvrir les horizons de la pensée et de proposer une nouvelle méditation sur ce monde actuel.

La nécessité d'avoir créé ce nouvel imaginaire par de nouveaux récits aussi porteur de sens et de fictions que sont les contes, est primordiale et même vitale car la condamnation à la restriction cognitive et intellectuelle est une mort cérébrale. Pourquoi se limiter donc à une tradition qui n'a plus lieu d'être car elle n'a plus sa place dans notre société puisque ces représentations sont tellement lointaines et inadéquates, alors que les cerveaux humains ont des facultés et des aspirations plus grandes dont celle de pouvoir générer une image extraordinaire à partir de simples mots.

Par ailleurs, la lecture de l'œuvre de Jugnot est, d'un premier abord, amusante et divertissante, mêlant nostalgie enfantine et actualité morose sous la grande bannière humoristique de l'auteur. Mais arrivé à la lecture de la postface, nous nous rendons compte du réel travail de Jugnot dans son processus de réécriture. Ainsi, nous proposons les pages de la Postface ci-dessous (tableau N°8) pour en tirer le résultat de notre analyse :

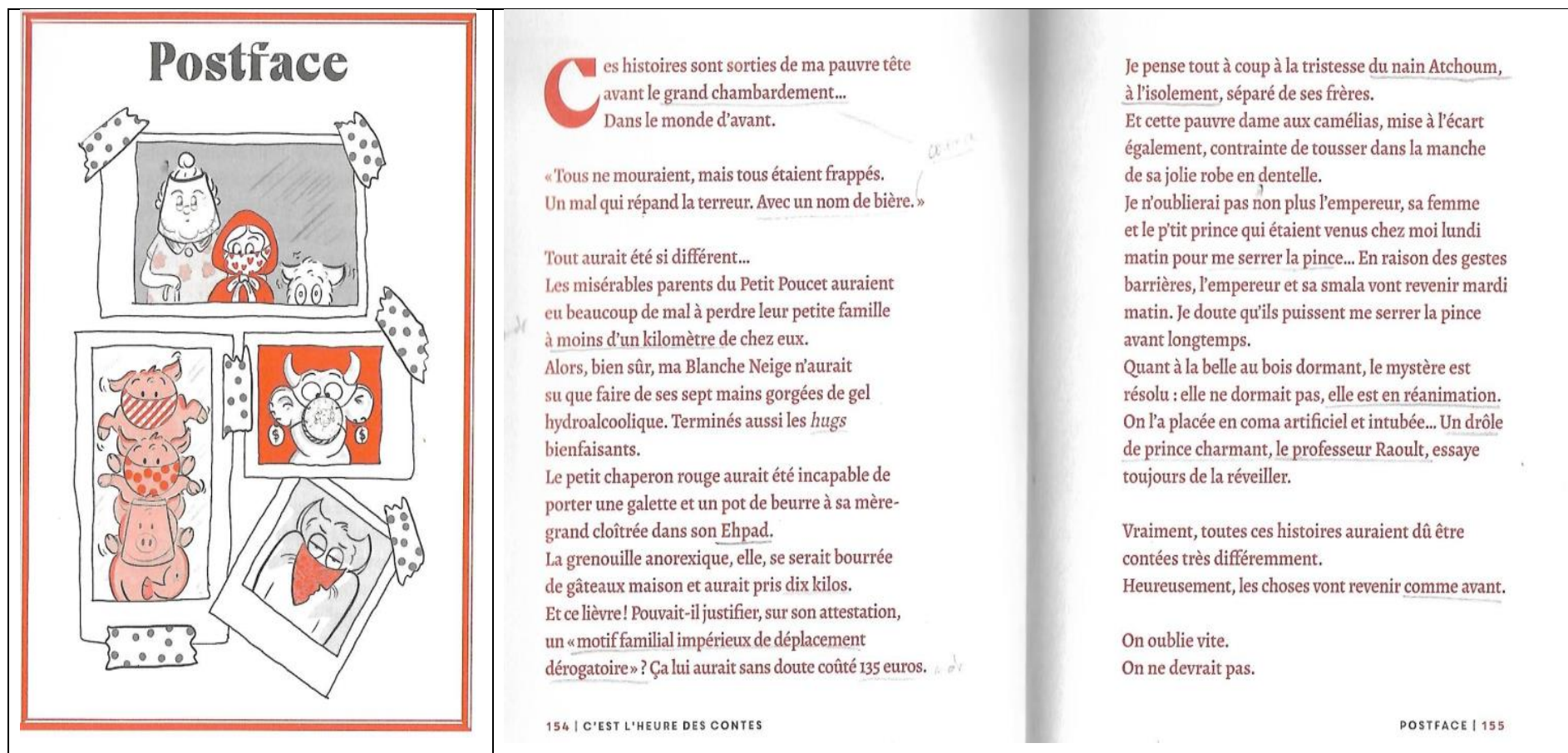


Tableau N°8 : La postface dans « C'est l'heure des contes » (Jugnot, 2020 : 153-15)

Dans « C'est l'heure des contes », Gérard Jugnot a mis à nu la France qui était sous le joug du confinement en faisant porter, dans une illustration dans la postface, des masques aux personnages de ses histoires pour faire référence à la pandémie subite de la COVID-19 et en jouant sur le double sens du masque : le premier se protéger médicalement et le deuxième cacher l'identité première de ces contes et les montrer sous un nouveau jour.

En jouant savamment avec son patrimoine littéraire tant sanctifié, cette audace de réécrire, réinventer et moderniser ces récits n'est pas anodine car en faisant cela Gérard Jugnot a réussi à mettre le lecteur dans une position où lui-même devient constructeur du sens du récit. Ainsi, le lecteur passe d'un lecteur passif, où tout lui est servi sur un plateau d'argent à un lecteur actif où rien ne lui est donné.

De plus, Jugnot propose au lecteur une lecture ouverte et libre, qui n'est plus guidée, ce qui va entraîner une lecture implicite et une interprétation différente d'un lecteur à un autre et ce qui va générer forcément de nouvelles images et donc un tout nouvel imaginaire propre à chacun. Nous ne sommes plus dans l'uniformisation des mœurs qui limite l'essor du nouveau mais dans l'innovation et l'encouragement à la réflexion qui permet de donner libre cours à l'insolite.

## **II.5. Conclusion partielle**

Dans ce chapitre qui précède, nous avons tenté de faire ressortir le processus de réécriture de Gérard Jugnot dans son recueil d'histoires « C'est l'heure des contes » et l'incidence qu'il veut créer pour la construction d'un nouvel imaginaire.

En effet, Jugnot jugeant que les histoires sont « affreuses » de par l'eau de rose desquelles elles sont imprégnées, il a entrepris de les revisiter en soulignant à travers le rire les travers de la société en traquant toutes les contradictions de la société actuelle en caricaturant parce qu'il juge qu'il est nécessaire de changer l'imaginaire évoqué par les contes et les fables étant donné qu'elle ne reflète plus la réalité et le vécu.

A travers une recherche des versions originelles des histoires revisitées de Jugnot, nous avons effectué des comparaisons à plusieurs niveaux qui ont fait ressortir différents éléments : touche de rire à travers l'inscription de commentaire humoristique à la fin de chaque histoire, un important remaniement des héros de chaque conte et de leurs rôles respectifs, des parallèles avec le quotidien et ses déboires, etc.

Excepté le fait d'aspirer à proposer une nouvelle vision sarcastique de la société à travers ces contes, Gérard Jugnot soulève un réel questionnement sur les l'imaginaire que ces histoires pourraient générer. Une analyse comparative entre images traditionnelles et images nouvelles véhiculées par les histoires de Gérard Jugnot dans « C'est l'heure des contes », nous avons pu décrire une tentative de construction d'un d'un nouvel imaginaire qui s'établit au niveau du lecteur, de la compréhension, de la signification, du contenu et de la lecture et de la portée du livre.

# ***CONCLUSION GÉNÉRALE***

Ce voyage initiatique au sein de cette recherche au pays du merveilleux nous montre, malgré son aspect enfantin et simplet, toute la complexité et l'importance de « C'est l'heure des contes » de Gérard Jugnot (2020) car son impact est indélébile et puissant.

D'après cette approche comparative nous nous rendons compte que les récits de Jugnot ne font pas qu'altérer l'image du récit que l'on avait préalablement conçue mais déstructure et restructure différemment notre imaginaire et nous démontre que rien n'est immuable et que rien ne se perd, rien ne se crée (dans le sens de création du néant), tout se transforme aux grés du temps et des mœurs.

Il est donc impensable de laisser notre imaginaire bloquer dans les affres du passé, en ne faisant qu'imiter ce que faisaient nos anciens. Cela serait leur prêter préjugés car la littérature doit vivre par et pour la société dans laquelle elle émerge afin d'ouvrir les esprits, accroître notre intellect, notre rapport à l'autre et au monde qui nous entoure.

Gérard Jugnot propose bien une nouvelle réflexion sur ces contes qui nous paraissent invraisemblablement immortelle et immuable dans le temps.

Les raisons de raconter sont nombreuses et les effets provoqués sont incalculables tant ils touchent, en dehors du plaisir du moment partagé, à autre chose qu'au conscient et à l'immédiat ; il y a stimulation de l'inconscient. Pour grandir (dans le sens où l'esprit évolue et accroit) on a constamment recours à l'imaginaire. Les contes (c'est-à-dire toutes histoires merveilleuses et fictives) sont des variations sur une histoire sociale avec ses tensions, ses manques, ses conflits. Le conte stimule l'imaginaire et il nourrit les représentations. Il soutient également la symbolisation. Ces récits mettent au travail les angoisses et les émotions car mettre un mot sur une peur, sur une angoisse, sur une joie intense, c'est mieux la repérer et ainsi la « mettre à distance ».

Étant donné toutes ces influences, ce genre n'est donc pas à prendre à la légère et doit être soigneusement étudié dans toutes les sociétés en tout temps et ne pas être figé immuablement et universellement dans le temps. Ne pas envisager une réécriture de ces récits c'est condamner sa société à vivre constamment dans le passé et de tourner dos au futur car le futur se trouve dans la littérature puisqu'elle génère notre conception du monde dans laquelle on vit.

D'ailleurs pourrions-nous réellement survivre sans ces récits merveilleux qui nous transporte au-delà de la réalité, qui pour certains, n'est qu'angoisse, peur et misère, dans

cette nouvel aire où le numérique, la technologie et les moyen de divertissements abondent et affluent de toute part en laissant trop peu de place à l'intellect et à la réflexion ?

Au terme de cette étude nous avons pu affirmer clairement que Gérard Jugnot a inscrit son œuvre dans la réécriture et plus précisément dans la modernisation et la création non seulement de nouveaux contes fables et légende mais la possibilité de naissances de nouveaux fabulistes. En outre, cette réécriture des histoires classiques provoque et engendre un nouvel imaginaire régit lui-même par son milieu, autrement dit la société, qui est elle-même régit par des lois et des us et coutumes bien spécifiques instaurés par des Hommes qui impose une représentation de l'univers à la majorité. Bien heureusement l'esprit humain et son intelligence remarquable remet constamment en question le monde dans laquelle il vit ce qui le pousse à toujours repousser ses limites de réflexion, rendant ce monde en perpétuelle mouvement.

***RÉFÉRENCES***  
***BIBLIOGRAPHIQUES***

### **Corpus :**

- Gérard Jugnot, *C'est l'heure des contes*, Flammarion, 2020
- Esope, *fables mise en François, avec le sens moral en quatre vers et Livre pour enfant XIII*, Lyon, 1775
- Esope, *fables Phrygiens traduites et moralisées par J. Baudouin*, Lyon, 1731
- Jean de La Fontaine, *Les fables de la Fontaine*, 1859
- Frédéric Dillaye, « les contes de Perrault : d'après les textes originaux », Paris, 1880
- Frédéric Baudry, *Contes choisis des frères Grimm*, Paris, Librairie Hachette, 1900

### **Ouvrages et articles :**

- Alice Brière-Haquet, « Le Petit Chaperon Rouge dans le bois de New York », *Strenæ* [Online], 8 | 2015
- Bakhtine, M, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris : 1978. - Bakhtine M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, Paris : 1984
- Béatrice Bloch (1996), « L'imaginaire dans l'expérience esthétique de la lecture », Presses universitaires de Vincennes
- Catherine d'Humières, *Réécrire le conte : quand la société se raconte*, SAISON 2012-2013 · LITTÉRATURE, SCIENCES DE L'ÉDUCATION · 25 FÉVRIER 2013
- Catherine Durvy, *Les réécritures*, Paris, Ellipses, « Réseau », 2001, p. 131.
- Charles Perrault (1694), « *Peau d'Ane* » Les Coignard
- Cyrille François, *La voix des contes*, Presse universitaire Blaise Pascal, coll.2017.
- Daniel-Henri Pageaux, *Images et mythes d'Haïti*, Paris, Harmattan, coll. « Récifs » (1984 : 7)
- Daniel-Henri Pageaux, *Littérature comparée et comparaisons*, SFLGC, Bibliothèques comparatistes, Publié le 01/09/2005

- Da Silva, Juremir Machado, « Qu'est-ce que l'imaginaire ? Des multiples réalités imaginaires », *Sociétés* 2015/2 (n° 128), pages 115 à 124
- Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, PUF, 1957, p. 7
- G. Genette, *Palimpsestes, l'écriture au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p 102
- Gérard Jugnot, Interview transcrit par Sandrine Bajos, *Le Parisien*, le 8 décembre 2020 à 08h58, modifié le 8 décembre 2020 à 11h00.
- G. QUINSAT, *La création littéraire. L'imaginaire et l'écriture*, dans Encyclopédie Universalis, Symposium, Les enjeux, 1990 p. 401
- Jack Zipes, *Fairy Tales and the Art of Subversion*, Londres, Heinemann Educational Books Ltd, 1983 ; *Les Contes de fées et l'art de la subversion*, trad. François Ruy-Vidal, Paris, Payot, 2007, p. 299-300.
- Jean de Palacio, *Pour un merveilleux fin de siècle dans Les Perversions du Merveilleux*, Ma Mère l'Oye au tournant du siècle, [Paris], Séguier, 1993
- Jean François Chassay et Bertrand Gervais (2008), « *Paroles, textes et images: formes et pouvoir de l'imaginaire* »
- J. Lacan, RSI. *Le Séminaire*, S.L, 1974/1975
- Jean-Pierre Sermain, *La parodie dans les contes de fées (1693-1713) : une loi du genre* 1987, pp. 541 à 551
- Jean Verrier, *Une initiation jubilatoire*, dans Textes et documents pour la classe, n° 832, du 15 au 31 mars 2002.
- Julie Champonnier, Geoffrey Pauly, *Les genres littéraires*, Editions Ellipses, 2021
- Mariette Navarro (2018), « *Zone à étendre* » Quartett
- Martí Monterde, A. (2021). Jean-Marie Carré et les origines historiques et politiques de l'imagologie comparatiste. *Revue de littérature comparée*, 379, 297-312. <https://doi.org/10.3917/rlc.379.0041>
- Olivier Piffault (2001), *Le Chaudron des contes*, dans 11 était une fois les contes de fées, p18

- P. JOURDE, *Géographies imaginaires de quelques inventeurs de mondes au XX<sup>e</sup> siècle*. Gracq, BORGES, Michaux, Tolkien, Paris, José Corti, 1991, p. 322
- R. HUYGUE, *Sens et destin de l'art de l'art gothique au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1985, p. 200.
- R. BARTHES, *S/Z*, Paris, 1970 ; *Le Plaisir du texte*, Paris, 1973 ; *L'Aventure sémiologique*, Seuil, Paris, 1985
- Sophie Van den Broeck (2008) « Un imaginaire normé ? La question du détournement dans l'album de jeunesse », Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « *Figura* », no 19, vol. 1, p. 241-254.

[http://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/documents/cf191-11-van\\_der\\_broek-un\\_imaginaire\\_norme.pdf](http://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/documents/cf191-11-van_der_broek-un_imaginaire_norme.pdf)

- Voltaire (1836), *Oeuvres complètes de Voltaire: Théâtre. La Henriade. La Pucelle. Poésies ?* Furne
- Vygotski, 1996, p. 22 et p.125

### **Dictionnaires et encyclopédies :**

- Larousse, « *Dictionnaire mondiale des littératures* » (2002)
- CLEMENT B. Clément & GANTHERET François & MERIGOT Bernard, *dictionnaire Larousse*, Éd. Librairie Larousse, Paris, 1976.
- Dictionnaire Larousse, 2004.
- Dictionnaire de la langue française, *Dictionnaire Le Robert*, Paris,1981.
- Encyclopédie Larousse, Paris, 1971-1976

### **Sitographie**

- « C'est l'heure des contes », Gérard Jugnot (2020) : [recueil de contes comédie réécriture contes de fées revisités pastiche contes humour Europe littérature française navet](#)  
<https://www.babelio.com/auteur/-Phedre/>
- Jean de la Fontaine : fabuliste hors pair, mais terrible père de famille ! [Biographie]  
<https://www.linternaute.fr/biographie/litterature/1775038-jean-de-la-fontaine-fabuliste-hors-pair-mais-terrible-pere-de-famille-biographie/>

- Dictionnaire Littré

<https://www.littre.org/definition/histoire>

- Dictionary (2021)

<https://dictionary.tn/qui-a-invente-le-genre-de-la-fable/>

- Superprof (2019)

<https://www.superprof.fr/ressources/langues/francais/lycee-fr3/terminale-fr3/style-texte-moralisateur.html>

- Vive la lecture (2017)

<http://vivelalecture.over-blog.com/2017/10/la-fable-depuis-l-antiquite.html>

- « L'Imaginaire » Meryème Rami (2010)

<http://www.e-litterature.net/publier2/spip.php?article906>

- PESSOA, Andréa Printes Nogueira : « L'importance de l'imaginaire social pour la construction des pratiques contemporaines d'enseignement-apprentissage » (2020)

<https://www.nucleodoconhecimento.com.br/education-fr/imaginaire-social>

# ***ANNEXES***

## **Les versions originelles des contes de Gérard Jugnot dans « C'est l'heure des contes » (2020)**

Nous avons procédé à une recherche documentaire au niveau des archives de la bibliothèque municipale de la ville de Lyon (France) et nous avons pu photographier les versions originelles des contes cités dans l'œuvre de Gérard Jugnot. Afin de partager une partie de notre corpus, nous avons jugé utile d'exposer ces versions dans les tableaux qui suivent.

- 1- Les contes de Perrault sous leurs formes originelles :
  - a. Cendrillon
  - b. Le petit poucet
  - c. Le petit chaperon rouge
  - d. Barbe bleue
- 2- Les contes des frères Grimm sous leurs formes originelles :
  - a. Hansel et Gretel
  - b. Blanche-Neige
  - c. Cendrillon
  - d. Les trois petits cochons
- 3- Une autre version de Blanche-Neige des frères Grimm
- 4- Les fables d'Esopé :
  - a. Le rat des villes et celui du village
  - b. La grenouille et le bœuf
  - c. Le corbeau et le renard
  - d. La cigale et la fourmi
  - e. La tortue et le lièvre
  - f. La taupe et sa mère
- 5- Les fables de Jean de la Fontaine
  - a. La cigale et la fourmi
  - b. Le corbeau et le renard
  - c. Le rat des villes et le rat des champs
  - d. La grenouille et le bœuf
  - e. Le lièvre et la tortue

# 1- Les contes de Perrault sous leurs formes originelles



## CENDRILLON

ou

LA PETITE PANTOUFLE DE VERRE

Conte.

**L** étoit une fois un Gentil homme qui épousa, en secondes nocces une femme, la plus hautaine & la plus fiere qu'on eut jamais veuë. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui luy ressembloient en toutes choses. Le Mari avoit, de son costé une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple, elle tenoit cela de sa Mere, qui étoit la meilleure personne du monde. Les nocces ne furent

156 CONTES EN PROSE.

pas plutoit faites que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur, elle ne pût souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'étoit elle qui nettoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de Madame & celles de Mesdemoiselles ses filles : elle couchoit tout au haut de la Maison dans un grenier sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la teste; la pauvre fille souffroit tout avec patience, & n'osoit s'en plaindre à son pere, qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entièrement. Lors qu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appelloit communément dans le logis Cucendron; la cadette qui n'étoit pas si malhonneste que son aînée, l'appelloit Cendrillon; cependant Cendrillon avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'estre cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues tres magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal & qu'il en pria toutes les personnes de qualité: nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car

CENDRILLON. 157

elles faisoient grande figure dans le Pays. Les voilà bien aïses & bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur seroient le mieux; nouvelle peine pour Cendrillon car c'étoit elle qui repaïtoit le linge de ses sœurs & qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angleterre. Moy, dit la cadette, je n'auray que ma jupe ordinaire; mais en récompense, je mettray mon manteau à fleurs d'or, & ma barriere de diamans, qui n'est pas des plus indifferentes. On envoya querir la bonne coëffure, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne Faïence: elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les confessa le mieux du monde, & s'offrit même à les coëffer; ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant, elles luy disoient, Cendrillon, serois-tu bien aïse d'aller au Bal? Helas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moy, ce n'est pas là ce qu'il me faut: tu as raison; on riroit bien, si on voyoit un Culcendron aller au Bal. Une autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers; mais elle étoit bonne, & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées

CENDRILLON. 159

cheval; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de fouris pommelé: comme elle étoit en peine de quoy elle seroit un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratiere, nous en ferons un Cocher: Tu as raison, dit sa Maraine, va voir: Cendrillon luy apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats: La Fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maitresse barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher, qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais veuës. Ensuite elle luy dit, va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derriere l'arrosif, apporte-les moy, elle ne les eut pas plutoit apportez, que sa Maraine les changea en six Laquais, qui monterent aussi tost derriere le carrosse avec leurs habits chamarez, & qui s'y tenoient attachez comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon: Hé bien, voilà de quoy aller au bal, n'es-tu pas bien aïse? Ouy, mais est-ce que j'irai cependant cela avec mes vilains habits: Sa Maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, & en même tems ses habits furent changez en des habits d'or & d'argent tout chamarez de pierreries: elle luy donna ensuite une paire de pantouffles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa Maraine luy recommanda sur

160 CONTES EN PROSE.

toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demouroit au Bal un moment davantage, son carrosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des fouris, ses laquais des lézards, & que ses beaux habits reprendroient leur premiere forme. Elle promit à sa Maraine qu'elle ne manquera de partir du Bal avant minuit: Elle part, ne se sentant pas de joye. Le Fils du Roi, qu'on avoit averti, qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir; il luy donna la main à la descente du carrosse, & la mena dans la salle où étoit la compagnie: il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, & les violons ne jouerent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautez de cette inconnue: on n'entendoit qu'un bruit confus, ha, qu'elle est belle! le Roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la Reine, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames étoient attentives à considérer sa coëffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourveu qu'il se trouvat des étoffes assez belles, & des ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser: elle dansa avec tant de grace, qu'on l'admira encore davantage. On apporta

CENDRILLON. 161

une fort belle collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille honnetez; elle leur fit part des oranges & des citrons que le Prince luy avoit donnez; ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causerent ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts; elle fit aussi tost une grande reverence à la compagnie, & s'en alla le plus vite qu'elle pût. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Maraine, & après l'avoir remerciée, elle luy dit qu'elle feroit bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au Bal, les deux sœurs heurterent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir: Que vous estes longtems à revenir, leur dit-elle, en baillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller: elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étoient quittées: Si tu étois venue au Bal, luy dit une de ses sœurs, tu ne t'y serois pas ennuyée: il est venu la plus belle Princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités, elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joye: elle leur demanda

162 CONTES EN PROSE.

le nom de cette Princesse; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le Fils du Roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle étoit. Cendrillon sourit & leur dit, elle étoit donc bien belle? Mon Dieu que vous êtes heureuses, ne pourrois-je point la voir? Helas! mademoiselle Javotte, pressez-moy vostre habit jaune que vous mettez tous les jours: Vraiment, dit Mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, pressez vostre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aïse, car elle auroit esté grandement embarrassée, si sa sœur eut bien voulu luy presster son habit. Le lendemain les deux sœurs furent au Bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la premiere fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs; la jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point, & oubliant ce que sa Maraine luy avoit recommandé; de forte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lors qu'elle ne croyoit pas qui fut encore onze heures: elle se leva & s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche: le Prince la suivit, mais il ne pût l'attraper: elle laissa tomber une de ses pantouffles de verre, que le Prince ramassa bien gogneusement. Cendrillon

CENDRILLON. 163

arriva chez elle bien essouffée, sans carrosse, sans laquais, & avec ses méchans habits, rien ne lui estant resté de toute sa magnificence, qu'une de ses petites pantouffles, la pareille de celle qu'elle avoit laissée tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point veu sortir une Princesse; ils dirent qu'ils n'avoient vu sortir personne, qu'une jeune fille fort mal vêtue, & qui avoit plus l'air d'une Payfanne que d'une Demoiselle. Quand ses deux sœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étoient encore bien diverties, & si la belle Dame y avoit esté; elles luy dirent que oüy, mais qu'elle s'étoit enfuyée lorsque minuit avoit sonné, & si promptement qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantouffles de verre, la plus jolie du monde; que le Fils du Roi l'avoit ramassée, & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, & qu'assurément il étoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vray, car peu de jours après, le fils du Roi fit publier à son de trompe, qu'il épouseroit celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princeses, ensuite aux Duchesses & à toute la Cour, mais inutilement: on la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la

164 CONTES EN PROSE.

pantoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant, que je voye si elle ne me seroit pas bonne: ses sœurs se mirent à rire & à se moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit l'essai de la pantoufle ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles: il fit asséoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entroit sans peine, & qu'elle y étoit juste comme de cir. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine qui ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient veuë au Bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles luy avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon coeur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien tousjours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle étoit: il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours

après, il l'épousa. Cendrillon qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

## MORALITÉ.

*La beauté pour le sexe est un rare trésor,  
De l'admirer jamais on ne se lasse ;  
Mais ce qu'un homme bonne grace  
Est sans bris, & vaut mieux encor.*

*C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa Maraine,  
En la dressant, en l'instruisant,  
Tant & si bien qu'elle en fit une Reine :  
(Car ainsi sur ce Conte on va moralisant.)*

*Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées,  
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,  
La bonne grace est le vrai don des Fées ;  
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.*

## AUTRE MORALITÉ.

*C'est sans doute un grand avantage,  
D'avoir de l'esprit, du courage,  
De la naissance, du bon sens,  
Et d'autres semblables talens,*

*Qu'on reçoit du Ciel en partage ;  
Mais vous avez beau les avoir,  
Pour votre avancement ce seront choses vaines ;  
Si vous n'avez, pour les faire valoir,  
Ou des parrains, ou des maraines.*



## LE PETIT POUCKET

Conte.



L'étoit une fois un Bucheron & une Bucheronne, qui avoient sept enfans, tous Garçons. L'aîné n'avoit que dix ans, & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'estonna que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme alloit viste en befogne, & n'en faisoit pas moins de deux à la fois. Ils étoient fort pauvres, & leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c'est que le plus

jeune étoit fort délicat & ne disoit mot, prenant pour bêtise ce qui étoit une marque de la bonté de son esprit : il étoit fort petit, & quand il vint au monde, il n'étoit guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appella le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le souffre douleur de la maison, & on luy donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin, & le plus aviné de tous ses freres, & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année tres-fâcheuse, & la famine fut si grande, que ces pauvres gens relouèrent de se défaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans étoient couchés & que le Bucheron étoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le cœur serré de douleur : Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans : je ne sçaurais les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui fera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent. Ah ! s'écria la Bucheronne, pourrais-tu toy-même mener perdre tes enfans ? Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir : elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mere. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce luy feroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouit

tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit, qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement & s'étoit glissé sous l'escabelle de son pere, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres. Ils allerent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois & ses enfans à ramasser des brouillures pour faire des fagots. Le pere & la mere les voyant occuper à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné. Lors que ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissé icy, mais je vous ramènerai bien au logis, suivez-moy seulement, ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison, par le même

chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disoient leur Pere & leur Mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arriverent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit longtems, & dont ils n'esperoient plus rien : Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit longtems qu'elle n'avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le foupper de deux personnes. Lors qu'ils furent rassasiés, la Bucheronne dit, hélas, où font maintenant nos pauvres enfans ! Ils seroient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi Guillaume, c'est toy qui les as voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forêt ? Hélas ! mon Dieu, les Loups les ont peut être déjà mangés, tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans ! Le Bucheron s'impatientsa à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fust peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle luy rompoit la tête,

& qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-impertinentes celles qui ont toujours bien dit. La Bucheronne étoit tout en pleurs ; Hélas ! où font maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? Elle le dit une fois si haut, que les enfans, qui étoient à la porte, l'ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble ; Nous voyons, nous voyons ! Elle courut viste leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aisé de vous revoir, mes chers enfans, Vous estes bien las, & vous avez bien faim ; & toy, Pierrot, comme te voyais crotté, viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit son fils aîné, qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouffé, & qu'elle étoit un peu rouffée.

Ils se mirent à Table, & mangèrent d'un appétit qui faisoit plaisir au Pere & à la Mere, & à qui ils racontaient la peur qu'ils avoient eue dans la Forêt en parlant presque toujours tous ensemble : Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux ; & cette joie dura tant que les dix écus durèrent : mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retomberent dans leur premier chagrin, & résolurent de les perdre encore, & pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils

ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoy qu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire lors que la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeroient, il le ferra donc dans sa poche. Le Pere & la Mere les menerent, dans l'endroit de la Forêt le plus épais & le plus obscur, & dès qu'ils y furent, ils gagnerent un faux-fuyant, & les laisserent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé partout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voyants donc bien affligés, car plus ils marchaient plus ils s'égarèrent, & s'enfonçoient dans la Forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient entendre de tous côtés que les hurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osèrent presque se parler ny tourner la

tête. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas, & tombaient dans la boue, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre, pour voir s'il ne découvreroit rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite leur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par de-là la Forêt. Il descendit de l'Arbre ; & lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses freres, du côté qu'il avoit vu la lumière, il la revit en sortant du Bois. Ils arriverent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdoient de vue, ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient, le petit Poucet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la Forêt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, & leur dit, hélas ! mes pauvres enfans, où estes-vous venus ? sçavez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans. Hélas ! Madame, luy répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres ; que fe-

rons-nous ? il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange, peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son Mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena à chauffer auprès d'un bon feu, car il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte, c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussi-tôt la femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper étoit prêt, & si on avoit tiré du vin, & aussi-tôt se mit à table. Le Mouton étoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il s'assit à droite & à gauche, disant qu'il fentoit la chair fraîche. Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller, que vous fentez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant la femme de travers, & il y a icy quelque chose que je n'entens pas; en disant ces mots, il se leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit-il, voila donc comme tu veux me tromper, maudite femme. Je ne fais

à quoy il tient que je ne te mange aussi; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voila du Gibier qui me vient à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours icy. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en luy demandant pardon, mais ils avoient à faire au plus cruel de tous les Ogres qui bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne faulle. Il alla prendre un grand Couteau, & en s'approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lorsque sa femme, luy dit, Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurez-vous pas assez de temps demain? Tay-toy, reprit l'Ogre, ils en feront plus mortifiés. Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme, voila un Veau, deux Moutons & la moitié d'un Cochon. Tu as raison dit l'Ogre, donne leur bien à foupper, afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye, & leur porta bien à foupper, mais ils ne purent manger tant ils étoient faibles de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire ravi d'avoir de quoy si bien regaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce

qui luy donna un peu dans la teste, & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche, comme leur pere; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore fort méchantes; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoiient déjà les petits enfans pour en fuccer le sang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles étoient toutes seules dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la teste. Il y avoit dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur; ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoy, elle s'alla coucher auprès de son mary. Le petit Poucket qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la teste, & qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses freres & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre après leur avoir ôté leurs Couronnes d'or qu'il mit sur la

teste de ses freres & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorgé. La chose réussit comme il l'avoit pensé; car l'Ogre s'élevant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille, il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles, n'en faisons pas à deux fois; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucket, qui eut bien peur lorsqu'il fentit la main de l'Ogre qui luy taifoit la teste, comme il avoit taillé celles de tous ses freres. L'Ogre qui fentit les Couronnes d'or; vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage, je voy bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit de ses filles où ayant fentit les petits bonnets des garçons. Ah, les voila, dit-il nos gaillards? Travillons hardiment; en disant ces mots, il coupa, sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tôt que le petit Poucket entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ses freres, & leur dit de s'habiller promptement & de le fuivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, & furent par-dessus les murailles. Ils cou-

rurent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans sçavoir où ils alloient. L'Ogre s'élevant éveillé dit à sa femme, va-t'en là haut habiller ces petits drolles d'hier au soir; l'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillât, & croyant qu'il luy ordonnoit de les aller vestir, elle monta en haut, & elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit ces affreux spectacles. Ah, qu'ay-je fait, s'écria-t-il, ils me le payeront, les malheureux, & tout à l'heure.

Il jeta aussi-tôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir, donne-moy vite mes bottes de sept lieues, luy dit-il, afin que j'aie les attraper. Il se mit en campagne, & après avoir couru bien loin de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, & qui traversoit des rivieres aussi aisément qu'il auroit

fait le moindre ruisseau. Le petit Poucket qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ses six freres & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre devenoit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer, & par hazard il alla s'affoier sur la roche où les petits garçons étoient cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps; & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur, que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucket en eut moins de peur, & dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison, pendant que l'Ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucket, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes & les mit aussi-tôt; les bottes étoient fort grandes & fort larges; mais comme elles étoient fées, elles avoient le don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chauffoit, de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds & à ses jambes que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de

l'Ogre où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, luy dit le petit Poucket, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu & m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueroient sans miséricorde: Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voila pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée luy donna aussi-tôt tout ce qu'elle avoit: car cet Ogre ne laissoit pas d'être fort bon mari, quoyqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucket, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son pere, où il fut reçu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucket n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité, il n'avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là af-

feurent le sçavoir de bonne part, & même pour avoir bû & mangé dans la maison du Bucheron. Ils afluèrent que lorsque le petit Poucket eut chauffé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il sçavoit qu'on étoit fort en peine d'une Armée qui étoit à deux cents lieues de là, & du succès d'une Bataille qu'on avoit donnée. Il alla, dirent-ils, trouver le Roi, & luy dit que s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi luy promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucket rapporta des nouvelles dès le soir même, & cette premiere course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit; car le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, & une infinité de Dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans, & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leurs maris, mais elles le payoient si mal, & cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de compte ce qu'il gaignoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le metier de courier, & y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'eût pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des Offices de nouvelle

création pour son pere & pour ses freres; & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même-temps.

## MORALITÉ.

*On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,  
Quand ils sont tous beaux, bien faits & bien grands.  
Et d'un extérieur qui brille;  
Mais si l'un d'eux est foible ou ne dit mot,  
On le méprise, on le raille, on le pille,  
Quelquesfois cependant c'est ce petit marmot  
Qui fera le bonheur de toute la famille.*





LE  
PETIT CHAPERON ROUGE

Conte.

**L** étoit une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût sçu voir ; sa mère en étoit folle, & sa mère grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui faisoit si bien, que par-tout on l'appelloit le Petit chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant cuit & fait des galettes, lui dit, va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle étoit malade, porte lui une galette & ce petit pot de beurre. Le petit chaperon rouge partit aussi-tôt pour aller chez sa mère-grand, qui demouroit dans un autre Village. En passant dans un bois

elle rencontra compere le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques Bucherons qui étoient dans la Forêt. Il lui demanda où elle alloit ; la pauvre enfant qui ne sçavoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit, je vais voir ma Mère-grand, & lui porter une galette, avec un petit pot de beurre que ma Mère lui envoie. Demeure-telle bien loin, lui dit le Loup. Oh ouy, dit le petit chaperon rouge, c'est par de-là le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du Village. Et bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin icy, & toy par ce chemin-là, & nous verrons qui plûtoit y fera.

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui étoit le plus court, & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amuisant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la Mère-grand, il heurte : toc, toc. Qui est là ? C'est votre fille le petit chaperon rouge (dit le Loup en contrefaisant sa voix) qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre, que ma Mère vous envoie. La bonne Mère-grand, qui étoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal lui cria, tire la chevillette, la bobinette chère.

Le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, & la devora en moins de rien ; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, & s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le petit chaperon rouge qui quelque temps après vint heurter à la porte. Toc, toc. Qui est là ? Le petit chaperon rouge qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grand étoit enrhumée, répondit, c'est votre fille, le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre, que ma Mère vous envoie. Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix ; tire la chevillette, la bobinette chère. Le petit chaperon rouge tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture : mets la galette & le petit pot de beurre sur la huche, & viens te coucher avec moy. Le petit chaperon rouge se deshabilla, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand étoit faite en son deshabilité, elle lui dit, ma mère-grand que vous avez de grands bras ? c'est pour mieux t'embrasser, ma fille : Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ? c'est pour mieux courir mon enfant : Ma mère-grand que vous avez de grandes oreilles ? c'est pour

mieux écouter, mon enfant : Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ? c'est pour mieux voir, mon enfant : Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ? c'est pour te manger. Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit chaperon rouge, & la mangea.

MORALITÉ.

*On voit icy que de jeunes enfans,  
Surtout de jeunes filles,  
Belles, bien faites, & gentilles,  
Font tres-mal d'écouter toute sorte de gens,  
Et que ce n'est pas chose étrange,  
S'il en est tant que le loup mange.  
Je dis le loup, car tous les loup  
Ne font pas de la même sorte ;  
Il en est d'une humeur accorte,  
Sans bruit, sans fiel & sans courroux,  
Qui prives, complaisans & doux,  
Suivent les jeunes Demoiselles,  
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ;  
Mais, hélas ! qui ne sçait que ces Loups doucereux  
De tous les Loups sont les plus dangereux !*



LA BARBE BLEUE

Conte.



**L** étoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la Ville & à la Campagne, de la vaisselle d'or & d'argent, des meubles en broderie, & des carrosses tout dorez ; mais par malheur cet homme avoit la Barbe bleue : cela le rendoit si laid & si terrible, qu'il n'étoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant lui. Une de ses Voisines, Dame de qualité avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en Mariage, & lui laissa le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & se le renvoyoient l'une à l'autre, ne pouvant se refouder à prendre un homme qui eut la barbe bleue.

Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, & qu'on ne sçavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe-Bleue pour faire connoissance, les mena avec leur Mère & trois ou quatre de leurs meilleures amies, & quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoient que promenades, que parties de chasse & de pêche, que danses & festins, que collations : on ne dormoit point, & on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien, que la Cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe si bleue, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la Ville, le Mariage se conclut. Au bout d'un mois la Barbe bleue dit à sa femme qu'il étoit obligé de faire un voyage en Province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fit venir ses bonnes amies ; qu'elle les mena à la Campagne, si elle vouloit ; que par-tout elle fit bonne chère : Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaisselle d'or & d'argent, qui ne sert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres forts, où est mon or & mon argent, celles des caassettes où sont mes pierreries, & voilà le passe-

par-tout de tous les appartemens : pour cette petite clef-cy, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par-tout, mais pour ce petit cabinet, je vous défens d'y entrer, & je vous le défens de telle sorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venoit d'être ordonné : & lui, après l'avoir embrassé, il monte dans son carrosse, & part pour son voyage. Les voisines & les bonnes amies n'attendoient pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune Mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le Mari y étoit, à cause de sa barbe bleue qui leur faisoit peur. Les voilà aussi-tôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles monterent en fuite aux garde-meubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre & la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guerdons, des tables & des miroirs où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la tête, & dont les bordures les unes de glace, les autres d'argent, & de vermeil doré, étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais veues : elles ne cessèrent d'exagère

& d'envier le bon heur de leur amie, qui cependant ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il étoit malhonorable de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Étant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défiance que son Mari lui avoit faite, & considérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été desobéissante ; mais la tentation étoit si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenestres étoient fermées ; après quelques momens elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de sang caillé, & que dans ce sang se miroient les corps de plusieurs femmes mortes, & attachées le long des murs. (C'étoit toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épousées & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre.) Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure lui tomba de la main : après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu,

mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émeue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois, mais le sang ne s'en alloit point ; elle eut beau la laver, & même la froter avec du sablon & avec du gras, il demeura toujours du sang, car la clef étoit Fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un coffé, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, & dit qu'il avoit reçu des Lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il étoit parti, venoit d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle pût pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de son prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'étoit passé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres : il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt ; après plusieurs remises il fut obligé d'apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant considérée, dit à sa femme, pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort : vous n'en sçavez rien ! reprit la Barbe bleue, je le sçai bien



## 2- Les contes des frères Grimm sous leurs formes originelles

### Hansel et Gretel

Hansel et Gretel A l'orée d'une grande forêt vivaient un pauvre bûcheron, sa femme et ses deux enfants. Le garçon s'appelait Hansel et la fille Grethel. La famille ne mangeait guère. Une année que la famine régnait dans le pays et que le pain lui-même vint à manquer, le bûcheron ruminait des idées noires, une nuit, dans son lit et remâchait ses soucis. Il dit à sa femme - Qu'allons-nous devenir? Comment nourrir nos pauvres enfants, quand nous n'avons plus rien pour nous-mêmes? - Eh bien, mon homme, dit la femme, sais-tu ce que nous allons faire? Dès l'aube, nous conduirons les enfants au plus profond de la forêt nous leur allumerons un feu et leur donnerons à chacun un petit morceau de pain. Puis nous irons à notre travail et les laisserons seuls. Ils ne retrouveront plus leur chemin et nous en serons débarrassés. - Non, femme, dit le bûcheron. je ne ferai pas cela! Comment pourrais-je me résoudre à laisser nos enfants tout seuls dans la forêt! Les bêtes sauvages ne tarderaient pas à les dévorer. - Oh! fou, rétorqua-t-elle, tu préfères donc que nous mourions de faim tous les quatre? Alors, il ne te reste qu'à raboter les planches de nos cercueils. Elle n'eut de cesse qu'il n'acceptât ce qu'elle proposait. - Mais j'ai quand même pitié de ces pauvres enfants, dit le bûcheron. Les deux petits n'avaient pas pu s'endormir tant ils avaient faim. Ils avaient entendu ce que la marâtre disait à leur père. Grethel pleura des larmes amères et dit à son frère: - C'en est fait de nous - Du calme, Grethel, dit Hansel. Ne t'en fais pas; Je trouverai un moyen de nous en tirer. Quand les parents furent endormis, il se leva, enfila ses habits, ouvrit la chatière et se glissa dehors. La lune brillait dans le ciel et les graviers blancs, devant la maison, étincelaient comme des diamants. Hansel se pencha et en mit dans ses poches autant qu'il put. Puis il rentra dans la maison et dit à Grethel: - Aie confiance, chère petite soeur, et dors tranquille. Dieu ne nous abandonnera pas. Et lui-même se recoucha. Quand vint le jour, avant même que le soleil ne se levât, la femme réveilla les deux enfants: - Debout, paresseux! Nous allons aller dans la forêt pour y chercher du bois. Elle leur donna un morceau de pain à chacun et dit: - Voici pour le repas de midi; ne mangez pas tout avant, car vous n'aurez rien d'autre. Comme les poches de Hansel étaient pleines de cailloux, Grethel mit le pain dans son tablier. Puis, ils se mirent tous en route pour la forêt. Au bout de quelque temps, Hansel s'arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit: - Que regardes-tu, Hansel, et pourquoi restes-tu toujours en arrière? Fais attention à toi et n'oublie pas de marcher! - Ah! père dit Hansel, Je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir. La femme dit: - Fou que tu es! ce n'est pas le chaton, c'est un reflet de soleil sur la cheminée. Hansel, en réalité, n'avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin. Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit: - Maintenant, les enfants, ramassez du bois! je vais allumer un feu pour que vous n'ayez pas froid. Hansel et Grethel amassèrent des brindilles au sommet d'une petite colline. Quand on y eut mit le feu et qu'il eut bien pris, la femme dit: - Couchez-vous auprès de lui, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher. Hansel et Grethel s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là. Comme ils étaient assis là depuis des heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Grethel se mit à pleurer et dit: - Comment ferons-nous pour sortir de la forêt? Hansel la consola - Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin. Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa soeur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin. Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte. Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Hansel et Grethel, elle dit: - Méchants enfants! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais. Leur père, lui, se réjouit, car il avait le coeur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt. Peu de temps

après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari: - Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, finie la chanson! Il faut nous débarrasser des enfants; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin; il n'y a rien d'autre à faire. Le père avait bien du chagrin. Il songeait - « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut n'en entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Qui a dit « A » doit dire « B. » Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir derechef. Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Hansel se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite soeur: - Ne pleure pas, Grethel, dors tranquille; le bon Dieu nous aidera. Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Hansel l'émietta dans sa poche; il s'arrêtait souvent pour en jeter un peu sur le sol. - Hansel, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder autour de toi? dit le père. Va ton chemin! - Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir! répondit Hansel. - Fou! dit la femme. Ce n'est pas la colombe, c'est le soleil qui se joue sur la cheminée. Hansel, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin. La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu'ils n'étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit: - Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher. À midi, Grethel partagea son pain avec Hansel qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne ne revînt auprès d'eux. Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Hansel consola sa petite soeur, disant: - Attends que la lune se lève, Grethel, nous verrons les miettes de pain que j'ai jetées; elles nous montreront le chemin de la maison. Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n'ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent. Trois jours s'étaient déjà passés depuis qu'ils avaient quitté la maison paternelle. Ils continuaient à marcher, s'enfonçant toujours plus avant dans la forêt. Si personne n'allait venir à leur aide, ils ne tarderaient pas à mourir. À midi, ils virent un joli oiseau sur une branche, blanc comme neige. Il chantait si bien que les enfants s'arrêtèrent pour l'écouter. Quand il eut fini, il déploya ses ailes et vola devant eux. Ils le suivirent jusqu'à une petite maison sur le toit de laquelle le bel oiseau blanc se percha. Quand ils s'en furent approchés tout près, ils virent qu'elle était faite de pain et recouverte de gâteaux. Les fenêtres étaient en sucre. - Nous allons nous mettre au travail, dit Hansel, et faire un repas béni de Dieu. Je mangerai un morceau du toit; ça a l'air d'être bon! Hansel grimpa sur le toit et en arracha un petit morceau pour goûter. Grethel se mit à lécher les carreaux. On entendit alors une voix suave qui venait de la chambre - Langue, langue lèche! Qui donc ma maison lèche? Les enfants répondirent - C'est le vent, c'est le vent. Ce céleste enfant. Et ils continuèrent à manger sans se laisser détourner de leur tâche. Hansel, qui trouvait le toit fort bon, en fit tomber un gros morceau par terre et Grethel découpa une vitre entière, s'assit sur le sol et se mit à manger. La porte, tout à coup, s'ouvrit et une femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur une canne, sortit de la maison. Hansel et Grethel eurent si peur qu'ils laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient dans leurs mains. La vieille secoua la tête et dit: - Eh! chers enfants, qui vous a conduits ici? Entrez, venez chez moi! Il ne vous sera fait aucun mal. Elle les prit tous deux par la main et les fit entrer dans la maisonnette. Elle leur servit un bon repas, du lait et des beignets avec du sucre, des pommes et des noix. Elle prépara ensuite deux petits lits. Hansel et Grethel s'y couchèrent. Ils se croyaient au Paradis. Mais l'amitié de la vieille n'était qu'apparente. En réalité, c'était une méchante sorcière à l'affût des enfants. Elle n'avait construit la maison de pain que pour les attirer. Quand elle en prenait un, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait. Pour elle, c'était alors jour de fête. La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains. Quand Hansel et Grethel s'étaient approchés de sa demeure, elle avait ri méchamment et dit d'une voix mielleuse: -

Ceux-là, je les tiens! Il ne faudra pas qu'ils m'échappent! À l'aube, avant que les enfants ne se soient éveillés, elle se leva. Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura: - Quel bon repas je vais faire! Elle attrapa Hansel de sa main rêche, le conduisit dans une petite étable et l'y enferma au verrou. Il eut beau crier, cela ne lui servit à rien. La sorcière s'approcha ensuite de Grethel, la secoua pour la réveiller et s'écria: - Debout, paresseuse! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon à manger pour ton frère. Il est enfermé à l'étable et il faut qu'il engraisse. Quand il sera à point, je le mangerai. Grethel se mit à pleurer, mais cela ne lui servit à rien. Elle fut obligée de faire ce que lui demandait l'ogresse. On prépara pour le pauvre Hansel les plats les plus délicats. Grethel, elle, n'eut droit qu'à des carapaces de crabes. Tous les matins, la vieille se glissait jusqu'à l'écurie et disait: - Hansel, tends tes doigts, que je voie si tu es déjà assez gras. Mais Hansel tendait un petit os et la sorcière, qui avait de mauvais yeux, ne s'en rendait pas compte. Elle croyait que c'était vraiment le doigt de Hansel et s'étonnait qu'il n'engraissât point. Quand quatre semaines furent passées, et que l'enfant était toujours aussi maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps. - Holà! Grethel, cria-t-elle, dépêche-toi d'apporter de l'eau. Que Hansel soit gras ou maigre, c'est demain que je le tuerai et le mangerai. Ah, comme elle pleurait, la pauvre petite, en charriant ses seaux d'eau, comme les larmes coulaient le long de ses joues! - Dieu bon, aide-nous donc! s'écria-t-elle. Si seulement les bêtes de la forêt nous avaient dévorés! Au moins serions-nous morts ensemble! - Cesse de te lamenter! dit la vieille; ça ne te servira à rien! De bon matin, Grethel fut chargée de remplir la grande marmite d'eau et d'allumer le feu. - Nous allons d'abord faire la pâte, dit la sorcière. J'ai déjà fait chauffer le four et préparé ce qu'il faut. Elle poussa la pauvre Grethel vers le four, d'où sortaient de grandes flammes. - Faufile-toi dedans! ordonna-t-elle, et vois s'il est assez chaud pour la cuisson. Elle avait l'intention de fermer le four quand la petite y serait pour la faire rôtir. Elle voulait la manger, elle aussi. Mais Grethel devina son projet et dit: - Je ne sais comment faire, comment entre-t-on dans ce four? - Petite oie, dit la sorcière, l'ouverture est assez grande, vois, je pourrais y entrer moi-même. Et elle y passa la tête. Alors Grethel la poussa vivement dans le four, claqua la porte et mit le verrou. La sorcière se mit à hurler épouvantablement. Mais Grethel s'en alla et cette épouvantable sorcière n'eut plus qu'à rôtir. Grethel, elle, courut aussi vite qu'elle le pouvait chez Hansel. Elle ouvrit la petite étable et dit: - Hansel, nous sommes libres! La vieille sorcière est morte! Hansel bondit hors de sa prison, aussi rapide qu'un oiseau dont on vient d'ouvrir la cage. Comme ils étaient heureux! Comme ils se prirent par le cou, dansèrent et s'embrassèrent! N'ayant plus rien à craindre, ils pénétrèrent dans la maison de la sorcière. Dans tous les coins, il y avait des caisses pleines de perles et de diamants. - C'est encore mieux que mes petits cailloux! dit Hansel en remplissant ses poches. Et Grethel ajouta - Moi aussi, je veux en rapporter à la maison! Et elle en mit tant qu'elle put dans son tablier. - Maintenant, il nous faut partir, dit Hansel, si nous voulons fuir cette forêt ensorcelée. Au bout de quelques heures, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière. - Nous ne pourrions pas la traverser, dit Hansel, je ne vois ni passerelle ni pont. - On n'y voit aucune barque non plus, dit Grethel. Mais voici un canard blanc. Si Je lui demande, il nous aidera à traverser. Elle cria: - Petit canard, petit canard, Nous sommes Hansel et Grethel. Il n'y a ni barque, ni gué, ni pont, Fais-nous passer avant qu'il ne soit tard. Le petit canard s'approcha et Hansel se mit à califourchon sur son dos. Il demanda à sa soeur de prendre place à côté de lui. - Non, répondit-elle, ce serait trop lourd pour le canard. Nous traverserons l'un après l'autre. La bonne petite bête les mena ainsi à bon port. Quand ils eurent donc passé l'eau sans dommage, ils s'aperçurent au bout de quelque temps que la forêt leur devenait de plus en plus familière. Finalement, ils virent au loin la maison de leur père. Ils se mirent à courir, se ruèrent dans la chambre de leurs parents et sautèrent au cou de leur père. L'homme n'avait plus eu une seule minute de bonheur depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans la forêt. Sa femme était morte. Grethel secoua son tablier et les perles et les diamants roulèrent à travers la chambre. Hansel en sortit d'autres de ses poches, par poignées. C'en était fini des soucis. Ils vécurent heureux tous ensemble.

\* \* \* \* \*

### *Blanche-Neige*

Cela se passait en plein hiver et les flocons de neige tombaient du ciel comme un duvet léger. Une reine était assise à sa fenêtre encadrée de bois d'ébène et cousait. Tout en tirant l'aiguille, elle regardait voler les blancs flocons. Elle se piqua au doigt et trois gouttes de sang tombèrent sur la neige. Ce rouge sur ce blanc faisait si bel effet qu'elle se dit: Si seulement j'avais un enfant aussi blanc que la neige, aussi rose que le sang, aussi noir que le bois de ma fenêtre! Peu de temps après, une fille lui naquit; elle était blanche comme neige, rose comme sang et ses cheveux étaient noirs comme de l'ébène. On l'appela Blanche-Neige. Mais la reine mourut en lui donnant le jour. Au bout d'une année, le roi épousa une autre femme. Elle était très belle; mais elle était fière et vaniteuse et ne pouvait souffrir que quelqu'un la surpassât en beauté. Elle possédait un miroir magique. Quand elle s'y regardait en disant: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Le miroir répondait: Madame la reine, vous êtes la plus belle au pays. Et elle était contente. Elle savait que le miroir disait la vérité. Blanche-Neige, cependant, grandissait et devenait de plus en plus belle. Quand elle eut atteint ses sept ans elle était déjà plus jolie que le jour et plus belle que la reine elle-même. Un jour que celle-ci demandait au miroir: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Celui-ci répondit: Madame la reine, vous êtes la plus belle ici Mais Blanche-Neige est encore mille fois plus belle. La reine en fut épouvantée. Elle devint jaune et verte de jalousie. À partir de là, chaque fois qu'elle apercevait Blanche-Neige, son cœur se retournait dans sa poitrine tant elle éprouvait de haine à son égard. La jalousie et l'orgueil croissaient en elle comme mauvaise herbe. Elle en avait perdu le repos, le jour et la nuit. Elle fit venir un chasseur et lui dit: - Emmène l'enfant dans la forêt! je ne veux plus la voir. Tue-la et rapporte-moi pour preuve de sa mort ses poumons et son foie. Le chasseur obéit et conduisit Blanche-Neige dans le bois. Mais quand il eut dégainé son poignard pour en percer son cœur innocent, elle se mit à pleurer et dit: - O, cher chasseur, laisse-moi la vie! je m'enfoncerai au plus profond de la forêt et ne rentrerai jamais à la maison. Et parce qu'elle était belle, le chasseur eut pitié d'elle et dit: - Sauve-toi, pauvre enfant! Les bêtes de la forêt auront tôt fait de te dévorer! songeait-il. Et malgré tout, il se sentait soulagé de ne pas avoir dû la tuer. Un marcassin passait justement. Il le tua de son poignard, prit ses poumons et son foie et les apporta à la reine comme preuves de la mort de Blanche-Neige. Le cuisinier reçut ordre de les apprêter et la méchante femme les mangea, s'imaginant qu'ils avaient appartenu à Blanche-Neige. La pauvre petite, elle, était au milieu des bois, toute seule. Sa peur était si grande qu'elle regardait toutes les feuilles de la forêt sans savoir ce qu'elle allait devenir. Elle se mit à courir sur les cailloux pointus et à travers les épines. Les bêtes sauvages bondissaient autour d'elle, mais ne lui faisaient aucun mal. Elle courut jusqu'au soir, aussi longtemps que ses jambes purent la porter. Elle aperçut alors une petite maisonnette et y pénétra pour s'y reposer. Dans la maisonnette, tout était minuscule, gracieux et propre. On y voyait une petite table couverte d'une nappe blanche, avec sept petites assiettes et sept petites cuillères, sept petites fourchettes et sept petits couteaux, et aussi sept petits gobelets. Contre le mur, il y avait sept petits lits alignés les uns à côté des autres et recouverts de draps tout blancs. Blanche-Neige avait si faim et si soif qu'elle prit dans chaque assiette un peu de légumes et de pain et but une goutte de vin dans chaque gobelet: car elle ne voulait pas manger la portion tout entière de l'un des convives. Fatiguée, elle voulut ensuite se coucher. Mais aucun des lits ne lui convenait; l'un était trop long, l'autre trop court. Elle les essaya tous. Le septième, enfin, fut à sa taille. Elle s'y allongea, se confia à Dieu et s'endormit. Quand la nuit fut complètement tombée, les propriétaires de la maisonnette arrivèrent. C'était sept nains qui, dans la montagne, travaillaient à la mine. Ils allumèrent leurs sept petites lampes et quand la lumière illumina la pièce, ils virent que quelqu'un y était venu, car tout n'était plus tel qu'ils l'avaient laissé. - Le premier dit: Qui s'est assis sur ma petite chaise? - Le deuxième: Qui a mangé dans ma petite assiette? - Le troisième: Qui a pris de mon pain? - Le quatrième: Qui a mangé de mes légumes? - Le cinquième: Qui s'est servi de ma fourchette? - Le sixième: Qui a coupé avec mon couteau? - Le septième: Qui a bu dans mon gobelet? Le premier, en se retournant, vit que son lit avait été dérangé. - Qui a touché à mon lit? dit-il. Les autres s'approchèrent en courant et chacun s'écria: - Dans le mien aussi quelqu'un s'est couché! Mais le septième, quand il regarda son lit, y vit Blanche-Neige endormie. Il appela les autres, qui vinrent bien vite et poussèrent des cris étonnés. Ils prirent leurs sept petites lampes et éclairèrent le visage de

Blanche-Neige. - Seigneur Dieu! Seigneur Dieu! s'écrièrent-ils; que cette enfant est jolie! Ils en eurent tant de joie qu'ils ne l'éveillèrent pas et la laissèrent dormir dans le petit lit. Le septième des nains coucha avec ses compagnons, une heure avec chacun, et la nuit passa ainsi. Au matin, Blanche-Neige s'éveilla. Quand elle vit les sept nains, elle s'effraya. Mais ils la regardaient avec amitié et posaient déjà des questions: - Comment t'appelles-tu? - Je m'appelle Blanche-Neige, répondit-elle. - Comment es-tu venue jusqu'à nous? Elle leur raconta que sa belle-mère avait voulu la faire tuer, mais que le chasseur lui avait laissé la vie sauve et qu'elle avait ensuite couru tout le jour jusqu'à ce qu'elle trouvât cette petite maison. Les nains lui dirent: - Si tu veux t'occuper de notre ménage, faire à manger, faire les lits, laver, coudre et tricoter, si tu tiens tout en ordre et en propreté, tu pourras rester avec nous et tu ne manqueras de rien. - D'accord, d'accord de tout mon cœur, dit Blanche-Neige. Et elle resta auprès d'eux. Elle s'occupa de la maison. Le matin, les nains partaient pour la montagne où ils arrachaient le fer et l'or; le soir, ils s'en revenaient et il fallait que leur repas fût prêt. Toute la journée, la jeune fille restait seule; les bons petits nains l'avaient mise en garde: - Méfie-toi de ta belle-mère! Elle saura bientôt que tu es ici; ne laisse entrer personne! La reine, cependant, après avoir mangé les poumons et le foie de Blanche-Neige, s'imaginait qu'elle était redevenue la plus belle de toutes. Elle se mit devant son miroir et demanda: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Le miroir répondit: Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, Mais, par-delà les monts d'airain, Auprès des gentils petits nains, Blanche-Neige est mille fois plus belle. La reine en fut bouleversée; elle savait que le miroir ne pouvait mentir. Elle comprit que le chasseur l'avait trompée et que Blanche-Neige était toujours en vie. Elle se creusa la tête pour trouver un nouveau moyen de la tuer car aussi longtemps qu'elle ne serait pas la plus belle au pays, elle savait que la jalousie ne lui laisserait aucun repos. Ayant finalement découvert un stratagème, elle se farda le visage et s'habilla comme une vieille marchande ambulante. Elle était méconnaissable. Ainsi déguisée, elle franchit les sept montagnes derrière lesquelles vivaient les sept nains. Elle frappa à la porte et dit: - J'ai du beau, du bon à vendre, à vendre! Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit: - Bonjour, cher Madame, qu'avez-vous à vendre? - De la belle, de la bonne marchandise, répondit-elle, des corselets de toutes les couleurs. Elle lui en montra un tressé de soie multicolore. « Je peux bien laisser entrer cette honnête femme! » se dit Blanche-Neige. Elle déverrouilla la porte et acheta le joli corselet. - Enfant! dit la vieille. Comme tu t'y prends! Viens, je vais te l'ajuster comme il faut! Blanche-Neige était sans méfiance. Elle se laissa passer le nouveau corselet. Mais la vieille serra rapidement et si fort que la jeune fille perdit le souffle et tomba comme morte. - Et maintenant, tu as fini d'être la plus belle, dit la vieille en s'enfuyant. Le soir, peu de temps après, les sept nains rentrèrent à la maison. Quel effroi fut le leur lorsqu'ils virent leur chère Blanche-Neige étendue sur le sol, immobile et comme sans vie! Ils la soulevèrent et virent que son corselet la serrait trop. Ils en coupèrent vite le cordonnet. La jeune fille commença à respirer doucement et, peu à peu, elle revint à elle. Quand les nains apprirent ce qui s'était passé, ils dirent: - La vieille marchande n'était autre que cette mécréante de reine. Garde-toi et ne laisse entrer personne quand nous ne serons pas là! La méchante femme, elle, dès son retour au château, s'était placée devant son miroir et avait demandé: Miroir, Miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Une nouvelle fois, le miroir avait répondu: Madame la reine, vous êtes la plus belle ici. Mais, par-delà les monts d'airain, Auprès des gentils petits nains, Blanche-Neige est mille fois plus belle. Quand la reine entendit ces mots, elle en fut si bouleversée qu'elle sentit son cœur étouffer. Elle comprit que Blanche-Neige avait recouvré la vie. - Eh bien! dit-elle, je vais trouver quelque moyen qui te fera disparaître à tout jamais! Par un tour de sorcellerie qu'elle connaissait, elle empoisonna un peigne. Elle se déguisa à nouveau et prit l'aspect d'une autre vieille femme. Elle franchit ainsi les sept montagnes en direction de la maison des sept nains, frappa à la porte et cria: - Bonne marchandise à vendre! Blanche-Neige regarda par la fenêtre et dit: - Passez votre chemin! je n'ai le droit d'ouvrir à quiconque. - Mais tu peux bien regarder, dit la vieille en lui montrant le peigne empoisonné. Je vais te peigner joliment. La pauvre Blanche-Neige ne se douta de rien et laissa faire la vieille; à peine le peigne eut-il touché ses cheveux que le poison agit et que la jeune fille tomba sans connaissance. - Et voilà! dit la méchante femme, c'en est fait de toi, prodige de beauté! Et elle s'en alla. Par bonheur, le soir arriva vite et les sept nains rentrèrent à la maison. Quand ils virent Blanche-Neige étendue comme morte sur le sol, ils

songèrent aussitôt à la marâtre, cherchèrent et trouvèrent le peigne empoisonné. Dès qu'ils l'eurent retiré de ses cheveux, Blanche-Neige revint à elle et elle leur raconta ce qui s'était passé. Ils lui demandèrent une fois de plus d'être sur ses gardes et de n'ouvrir à personne. Rentrée chez elle, la reine s'était placée devant son miroir et avait demandé: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au Pays? Comme la fois précédente, le miroir répondit: Madame la reine, vous êtes la plus belle ici. Mais, par-delà les monts d'airain, Au près des gentils petits nains, Blanche-Neige est mille fois plus belle. Quand la reine entendit cela, elle se mit à trembler de colère. - Il faut que Blanche-Neige meure! s'écria-t-elle, dussé-je en périr moi-même! Elle se rendit dans une chambre sombre et isolée où personne n'allait jamais et y prépara une pomme empoisonnée. Extérieurement, elle semblait belle, blanche et rouge, si bien qu'elle faisait envie à quiconque la voyait; mais il suffisait d'en manger un tout petit morceau pour mourir. Quand tout fut prêt, la reine se farda le visage et se déguisa en paysanne. Ainsi transformée, elle franchit les sept montagnes pour aller chez les sept nains. Elle frappa à la porte. Blanche-Neige se pencha à la fenêtre et dit: - Je n'ai le droit de laisser entrer quiconque ici; les sept nains me l'ont interdit. - D'accord! répondit la paysanne. J'arriverai bien à vendre mes pommes ailleurs; mais je vais t'en offrir une. - Non, dit Blanche-Neige, je n'ai pas le droit d'accepter quoi que ce soit. - Aurais-tu peur d'être empoisonnée? demanda la vieille. Regarde: je partage la pomme en deux; tu mangeras la moitié qui est rouge, moi, celle qui est blanche. La pomme avait été traitée avec tant d'art que seule la moitié était empoisonnée. Blanche-Neige regarda le fruit avec envie et quand elle vit que la paysanne en mangeait, elle ne put résister plus longtemps. Elle tendit la main et prit la partie empoisonnée de la pomme. À peine y eut-elle mis les dents qu'elle tomba morte sur le sol. La reine la regarda de ses yeux méchants, ricana et dit: - Blanche comme neige, rose comme sang, noir comme ébène! Cette fois-ci, les nains ne pourront plus te réveiller! Et quand elle fut de retour chez elle, et demanda au miroir: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Celui-ci répondit enfin: Madame la reine, vous êtes la plus belle au pays. Et son cœur jaloux trouva le repos, pour autant qu'un cœur jaloux puisse le trouver. Quand, au soir, les petits nains arrivèrent chez eux, ils trouvèrent Blanche-Neige étendue sur le sol, sans souffle. Ils la soulevèrent, cherchèrent s'il y avait quelque chose d'empoisonné, défirent son corselet, coiffèrent ses cheveux, la lavèrent avec de l'eau et du vin. Mais rien n'y fit: la chère enfant était morte et morte elle restait. Ils la placèrent sur une civière, s'assirent tous les sept autour d'elle et pleurèrent trois jours durant. Puis ils se préparèrent à l'enterrer. Mais elle était restée fraîche comme un être vivant et ses jolies joues étaient roses comme auparavant. Ils dirent: - Nous ne pouvons la mettre dans la terre noire. Ils fabriquèrent un cercueil de verre transparent où on pourrait la voir de tous les côtés, l'y installèrent et écrivirent dessus son nom en lettres d'or, en ajoutant qu'elle était fille de roi. Ils portèrent le cercueil en haut de la montagne et l'un d'eux, sans cesse, monta la garde auprès de lui. Longtemps Blanche-Neige resta ainsi dans son cercueil toujours aussi jolie. Il arriva qu'un jour un prince qui chevauchait par la forêt s'arrêta à la maison des nains pour y passer la nuit. Il vit le cercueil au sommet de la montagne, et la jolie Blanche-Neige. Il dit aux nains: - Laissez-moi le cercueil; je vous en donnerai ce que vous voudrez. Mais les nains répondirent: - Nous ne vous le donnerons pas pour tout l'or du monde. Il dit: - Alors donnez-le-moi pour rien; car je ne pourrai plus vivre sans voir Blanche-Neige; je veux lui rendre honneur et respect comme à ma bien-aimée. Quand ils entendirent ces mots, les bons petits nains furent saisis de compassion et ils lui donnèrent le cercueil. Le prince le fit emporter sur les épaules de ses serviteurs. Comme ils allaient ainsi, l'un d'eux buta sur une souche. La secousse fit glisser hors de la gorge de Blanche-Neige le morceau de pomme empoisonnée qu'elle avait mangé. Bientôt après, elle ouvrit les yeux, souleva le couvercle du cercueil et se leva. Elle était de nouveau vivante! - Seigneur, où suis-je? demanda-t-elle. - Au près de moi, répondit le prince, plein d'allégresse. Il lui raconta ce qui s'était passé, ajoutant: - Je t'aime plus que tout au monde; viens avec moi, tu deviendras ma femme. Blanche-Neige accepta. Elle l'accompagna et leurs noces furent célébrées avec magnificence et splendeur. La méchante reine, belle-mère de Blanche-Neige, avait également été invitée au mariage. Après avoir revêtu ses plus beaux atours, elle prit place devant le miroir et demanda: Miroir, miroir joli, Qui est la plus belle au pays? Le miroir répondit: Madame la reine, vous êtes la plus belle ici, Mais la jeune souveraine est mille fois plus belle. La méchante femme proféra un affreux juron et elle eut si

peur, si peur qu'elle en perdit la tête.

\* \* \* \* \*

### **CENDRILLON Par les Frères Grimm**

Un homme riche avait une femme qui tomba malade; et quand celle-ci sentit sa fin prochaine, elle appela à son chevet son unique fille et lui dit :- Chère enfant, reste bonne et pieuse, et le bon Dieu t'aidera toujours, et moi, du haut du ciel, je te regarderai et te protégerai. Puis elle ferma les yeux et mourut. La fillette se rendit chaque jour sur la tombe de sa mère, pleura et resta bonne et pieuse. L'hiver venu, la neige recouvrit la tombe d'un tapis blanc. Mais au printemps, quand le soleil l'eut fait fondre, l'homme prit une autre femme. La femme avait amené avec elle ses deux filles qui étaient jolies et blanches de visage, mais laides et noires de cœur. Alors de bien mauvais jours commencèrent pour la pauvre belle-fille. Faut-il que cette petite oie reste avec nous dans la salle? dirent-elles. Qui veut manger du pain, doit le gagner. Allez ouste, souillon! Elles lui enlevèrent ses beaux habits, la vêtirent d'un vieux tablier gris et lui donnèrent des sabots de bois. " Voyez un peu la fière princesse, comme elle est accoutrée! ", s'écrièrent-elles en riant et elles la conduisirent à la cuisine. Alors il lui fallut faire du matin au soir de durs travaux, se lever bien avant le jour, porter de l'eau, allumer le feu, faire la cuisine et la lessive. En outre, les deux sœurs lui faisaient toutes les misères imaginables, se moquaient d'elle, lui renversaient les pois et les lentilles dans la cendre, de sorte qu'elle devait recommencer à les trier. Le soir, lorsqu'elle était épuisée de travail, elle ne se couchait pas dans un lit, mais devait s'étendre près du foyer dans les cendres. Et parce que cela lui donnait toujours un air poussiéreux et sale, elles l'appelèrent " Cendrillon ". Il arriva que le père voulut un jour se rendre à la foire; il demanda à ses deux belles-filles ce qu'il devait leur rapporter.- De beaux habits, dit l'une. - Des perles et des pierres précieuses, dit la seconde.- Et toi, Cendrillon, demanda-t-il, que veux-tu?- Père, le premier rameau qui heurtera votre chapeau sur le chemin du retour, cueillez-le pour moi. Il acheta donc de beaux habits, des perles et des pierres précieuses pour les deux sœurs, et, sur le chemin du retour, en traversant à cheval un vert bosquet, une branche de noisetier l'effleura et fit tomber son chapeau. Alors il cueillit le rameau et l'emporta. Arrivé à la maison, il donna à ses belles-filles ce qu'elles avaient souhaité et à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon le remercia, s'en alla sur la tombe de sa mère et y planta le rameau, en pleurant si fort que les larmes tombèrent dessus et l'arrosèrent. Il grandit cependant et devint un bel arbre. Cendrillon allait trois fois par jour pleurer et prier sous ses branches, et chaque fois un petit oiseau blanc venait se poser sur l'arbre. Quand elle exprimait un souhait, le petit oiseau lui lançait à terre ce qu'elle avait souhaité. Or il arriva que le roi donna une fête qui devait durer trois jours et à laquelle furent invitées toutes les jolies filles du pays, afin que son fils pût se choisir une fiancée. Quand elles apprirent qu'elles allaient aussi y assister, les deux sœurs furent toutes contentes; elles appelèrent Cendrillon et lui dirent -- Peigne nos cheveux, brosse nos souliers et ajuste les boucles, nous allons au château du roi pour la noce. Cendrillon obéit, mais en pleurant, car elle aurait bien voulu les accompagner, et elle pria sa belle-mère de bien vouloir le lui permettre. Toi, Cendrillon, dit-elle, mais tu es pleine de poussière et de crasse, et tu veux aller à la noce? Tu n'as ni habits, ni souliers, et tu veux aller danser? Mais comme Cendrillon ne cessait de la supplier, elle finit par lui dire :-J'ai renversé un plat de lentilles dans les cendres; si dans deux heures tu les as de nouveau triées, tu pourras venir avec nous. La jeune fille alla au jardin par la porte de derrière et appela : " Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines : " Les bonnes dans le petit pot, Les mauvaises dans votre jabot. " Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent à picorer : pic, pic, pic, pic, et les autres s'y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils amassèrent toutes les bonnes graines dans le plat. Au bout d'une heure à peine, ils avaient déjà terminé et s'envolèrent tous de nouveau. Alors la jeune fille,

toute joyeuse à l'idée qu'elle aurait maintenant la permission d'aller à la noce avec les autres, porta le plat à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit : Non, Cendrillon, tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser : on ne ferait que rire de toi. Comme Cendrillon se mettait à pleurer, elle lui dit :- Si tu peux, en une heure de temps, me trier des cendres deux grands plats de lentilles, tu nous accompagneras.- Car elle se disait qu'au grand jamais elle n'y parviendrait. Quand elle eut jeté le contenu des deux plats de lentilles dans la cendre, la jeune fille alla dans le jardin par la porte de derrière et appela : " Petits pigeons dociles, petites tourterelles, et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines : " Les bonnes dans le petit pot, Les mauvaises dans votre jabot. " Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent -à picorer: pic, pic, pic, pic, et les autres s'y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils ramassèrent toutes les bonnes graines dans les plats. Et en moins d'une demi-heure, ils avaient déjà terminé, et s'envolèrent tous à nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l'idée que maintenant elle aurait la permission d'aller à la noce avec les autres, porta les deux plats à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit : C'est peine perdue, tu ne viendras pas avec nous, car tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser; nous aurions honte de toi. Là-dessus, elle lui tourna le dos et partit à la hâte avec ses deux filles superbement parées. Lorsqu'il n'y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sous le noisetier planté sur la tombe de sa mère et cria Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi, Jette de l'or et de l'argent sur moi. " Alors l'oiseau lui lança une robe d'or et d'argent, ainsi que des pantoufles brodées de soie et d'argent. Elle mit la robe en toute hâte et partit à la fête. Ni ses sœurs, ni sa marâtre ne la reconnurent, et pensèrent que ce devait être la fille d'un roi étranger, tant elle était belle dans cette robe d'or. Elles ne songeaient pas le moins du monde à Cendrillon et la croyaient au logis, assise dans la saleté, à retirer les lentilles de la cendre. Le fils du roi vint à sa rencontre, a prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulut même danser avec nulle autre, si bien qu'il ne lui lâcha plus la main et lorsqu'un autre danseur venait l'inviter, il lui disait : " C'est ma cavalière ". Elle dansa jusqu'au soir, et voulut alors rentrer. Le fils du roi lui dit : " je m'en vais avec toi et t'accompagne ", car il voulait voir à quelle famille appartenait cette belle jeune fille. Mais elle lui échappa et sauta dans le pigeonnier. Alors le prince attendit l'arrivée du père et lui dit que la jeune inconnue avait sauté dans le pigeonnier. " Serait-ce Cendrillon? " se demanda le vieillard et il fallut lui apporter une hache et une pioche pour qu'il pût démolir le pigeonnier. Mais il n'y avait personne dedans. Et lorsqu'ils entrèrent dans la maison, Cendrillon était couchée dans la cendre avec ses vêtements sales, et une petite lampe à huile brûlait faiblement dans la cheminée; car Cendrillon avait prestement sauté du pigeonnier par- derrière et couru jusqu'au noisetier; là, elle avait retiré ses beaux habits, les avait posés sur la tombe, et l'oiseau les avait remportés; puis elle était allée avec son vilain tablier gris se mettre dans les cendres de la cuisine. Le jour suivant, comme la fête recommençait et que ses parents et ses sœurs étaient de nouveau partis, Cendrillon alla sous le noisetier et dit : Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi, Jette de l'or et de l'argent sur moi. " Alors l'oiseau lui lança une robe encore plus splendide que celle de la veille. Et quand elle parut à la fête dans cette toilette, tous furent frappés de sa beauté. Le fils du roi, qui avait attendu sa venue, la prit aussitôt par la main et ne dansa qu'avec elle. Quand d'autres venaient l'inviter, il leur disait : " C'est ma cavalière ". Le soir venu, elle voulut partir, et le fils du roi la suivit, pour voir dans quelle maison elle entrait, mais elle lui échappa et sauta dans le jardin derrière sa maison. Il y avait là un grand et bel arbre qui portait les poires les plus exquises, elle grimpa entre ses branches aussi agilement qu'un écureuil, et le prince ne sut pas où elle était passée. Cependant il attendit l'arrivée du père et lui dit : La jeune fille inconnue m'a échappé, et je crois qu'elle a sauté sur le poirier. " Serait-ce Cendrillon? " pensa le père qui envoya chercher la hache et abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dessus. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était couchée dans la cendre, tout comme d'habitude, car elle avait sauté en bas de l'arbre par l'autre côté, rapporté les beaux habits à l'oiseau du noisetier et revêtu son vilain

tablier gris. Le troisième jour, quand ses parents et ses sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et dit au noisetier : Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi, Jette de l'or et de l'argent sur moi. ” Alors l'oiseau lui lança une robe qui était si somptueuse et si éclatante qu'elle n'en avait encore jamais vue de pareille, et les pantoufles étaient tout en or. Quand elle arriva à la noce dans cette parure, tout le monde fut interdit d'admiration. Seul le fils du roi dansa avec elle, et si quelqu'un l'invitait, il disait : " C'est ma cavalière ". Quand ce fut le soir, Cendrillon voulut partir, et le prince voulut l'accompagner, mais elle lui échappa si vite qu'il ne put la suivre. Or le fils du roi avait eu recours à une ruse : il avait fait enduire de poix tout l'escalier, de sorte qu'en sautant pour descendre, la jeune fille y avait laissé sa pantoufle gauche engluée. Le prince l'arresta, elle était petite et mignonne et tout en or. Le lendemain matin, il vint trouver le vieil homme avec la pantoufle et lui dit : - Nulle ne sera mon épouse que celle dont le pied chaussera ce soulier d'or. Alors les deux sœurs se réjouirent, car elles avaient le pied joli. L'aînée alla dans sa chambre pour essayer le soulier en compagnie de sa mère. Mais elle ne put y faire entrer le gros orteil, car la chaussure était trop petite pour elle; alors sa mère lui tendit un couteau en lui disant : Coupe-toi ce doigt; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied. Alors la jeune fille se coupa l'orteil, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Mais il leur fallut passer devant la tombe; les deux petits pigeons s'y trouvaient, perchés sur le noisetier, et ils crièrent : “ Ro cou-cou, roucou-cou et voyez là, Dans la pantoufle, du sang il y a: Bien trop petit était le soulier; Encore au logis la vraie fiancée ” Alors il regarda le pied et vit que le sang en coulait. Il fit faire demi-tour à son cheval, ramena la fausse fiancée chez elle, dit que ce n'était pas la véritable jeune fille et que l'autre sœur devait essayer le soulier. Celle-ci alla dans sa chambre, fit entrer l'orteil, mais son talon était trop grand. Alors sa mère lui tendit un couteau en disant :- Coupe-toi un bout de talon; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied. La jeune fille se coupa un bout de talon, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit alors pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Quand ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons s'y trouvaient perchés et crièrent: “ Roucou-cou, Roucou-cou et voyez là, Dans la pantoufle, du sang il y a: Bien trop petit était le soulier; Encore au logis la vraie fiancée. ” Le prince regarda le pied et vit que le sang coulait de la chaussure et teintait tout de rouge les bas blancs. Alors il fit faire demi-tour à son cheval, et ramena la fausse fiancée chez elle. Ce n'est toujours pas la bonne, dit-il, n'avez-vous point d'autre fille?-Non, dit le père, il n'y a plus que la fille de ma défunte femme, une misérable Cendrillon malpropre, c'est impossible qu'elle soit la fiancée que vous cherchez. Le fils du roi dit qu'il fallait la faire venir, mais la mère répondit :-Oh non! la pauvre est bien trop sale pour se montrer. Mais il y tenait absolument et on dut appeler Cendrillon. Alors elle se lava d'abord les mains et le visage, puis elle vint s'incliner devant le fils du roi, qui lui tendit le soulier d'or. Elle s'assit sur un escabeau, retira son pied du lourd sabot de bois et le mit dans la pantoufle qui lui allait comme un gant. Et quand elle se redressa et que le fils du roi vit sa figure, il reconnut la belle jeune fille avec laquelle il avait dansé et s'écria : Voilà la vraie fiancée! La belle-mère et les deux sœurs furent prises de peur et devinrent blêmes de rage. Quant au prince, il prit Cendrillon sur son cheval et partit avec elle. Lorsqu'ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons blancs crièrent : “ Roucoucou, Roucou-cou et voyez là, Dans la pantoufle, du sang plus ne verra Point trop petit était le soulier, Chez lui, il mène la vraie fiancée. ” Et après ce roucoulement, ils s'envolèrent tous deux et descendirent se poser sur les épaules de Cendrillon, l'un à droite, l'autre à gauche et y restèrent perchés. Le jour où l'on devait célébrer son mariage avec le fils du roi, ses deux perfides sœurs s'y rendirent avec l'intention de s'insinuer dans ses bonnes grâces et d'avoir part à son bonheur. Tandis que les fiancés se rendaient à l'église, l'aînée marchait à leur droite et la cadette à leur gauche : alors les pigeons crevèrent un oeil à chacune d'elles. Puis, quand ils s'en revinrent de l'église, l'aînée marchait à leur gauche et la cadette à leur droite : alors les pigeons crevèrent l'autre oeil à

chacune d'elles. Et c'est ainsi qu'en punition de leur méchanceté et de leur perfidie, elles furent aveugles pour le restant de leurs jours.

\* \* \* \* \*

### Les Trois Petits Cochons.

Il y avait une fois trois petits cochonnets qui s'en allèrent chercher fortune par le monde. Le premier rencontra un homme qui portait une botte de paille et il lui dit : – Bonhomme, donne-moi cette paille pour me bâtir une maison. L'homme lui donna la paille, et le petit cochonnet se bâtit une maison avec. Bientôt après le loup arriva, et, frappant à la porte, il s'écria : – Petit cochonnet, petit cochonnet, laisse-moi entrer. – Non, non, par la barbiche de mon petit menton. Alors le loup répliqua : – Eh bien ! je soufflerai, et je gronderai, et j'écraserai ta maison. De sorte qu'il souffla et qu'il gronda, et il écrasa la maison et mangea le premier petit cochonnet. Le second petit cochon rencontra un homme qui portait un fagot d'épines, et il lui dit : – Bonhomme, donne-moi ces épines pour me bâtir une maison. Le bonhomme lui donna les épines et le petit cochon bâtit sa maison. Bientôt après le loup arriva de nouveau, et il dit : – Petit cochonnet, petit cochonnet, laisse-moi entrer. – Non, non, par la barbiche de mon petit menton. – Eh bien ! je soufflerai, et je gronderai, et j'écraserai ta maison. De sorte qu'il souffla et qu'il gronda, et il écrasa la maison et mangea le second petit cochonnet. Le troisième petit cochon rencontra un homme avec un chargement de briques, et lui dit : – Bonhomme, donne-moi ces briques pour me bâtir une maison. L'homme lui donna les briques et il se bâtit avec une maison bien solide. De nouveau, le loup arriva, et dit : – Petit cochonnet, petit cochonnet, laisse-moi entrer. – Non, non, par la barbiche de mon petit menton. – Alors je soufflerai, et je gronderai, et j'écraserai ta maison. De sorte qu'il souffla, et il gronda, et il souffla, et souffla encore, et il gronda, et gronda encore, mais il ne put pas écraser la maison. À la fin, il s'arrêta et dit au cochonnet : – Petit cochon, je sais où il y a un joli champ de navets. – Où ça ? demanda le petit cochon. – Là-bas, dans le champ du forgeron ; si tu es prêt demain matin, nous irons en chercher ensemble et nous en rapporterons pour notre souper. – Bon, dit le cochonnet. À quelle heure ? – Oh ! À six heures. Mais le petit cochon se leva à cinq heures et courut chercher les navets, avant que le loup fût levé, et quand le loup arriva en criant : – Petit cochon, es-tu prêt ? Le petit cochon répondit : – Prêt ? Il y a longtemps que je suis revenu, et les navets sont presque cuits. Le loup fut très en colère, mais il pensa qu'il trouverait bien le moyen de venir à bout du petit cochon, et il dit seulement : – Petit cochon, je sais où il y a un beau pommier tout couvert de pommes mûres. – Où ça ? dit le cochon. – Là-bas, dans les vergers de la cure(2) ; et si tu veux tenir ta parole, je viendrai te chercher demain matin à cinq heures pour y aller. Le petit cochon ne dit rien, mais il se leva à quatre heures et courut chercher les pommes, espérant être rentré avant l'arrivée du loup. Mais il lui fallut longtemps pour grimper en haut de l'arbre, de sorte que, juste comme il allait descendre, il vit arriver le loup. Celui-ci lui dit : – Comment ! Tu es déjà là ? Est-ce que les pommes sont mûres ? – Certainement, dit le petit cochon. Goûte ! Et il jeta la pomme si loin que pendant que le loup allait la ramasser, le petit cochon sauta par terre et courut à sa maison. Le lendemain, le loup revint de nouveau et dit : – Petit cochon, il y a une foire à la ville, cet après-midi. Veux-tu venir ? – Oh ! oui, dit le cochon. À quelle heure ? – À trois heures, dit le loup. Comme d'habitude, le petit cochon partit bien avant l'heure, alla à la foire où il acheta une baratte (1) et il était en train de la faire rouler jusque chez lui quand il vit venir le loup. Alors il se cacha dans la baratte et la fit rouler en bas de la colline, si vite que le loup prit peur et s'enfuit chez lui. Il alla vers la maison du cochon et lui raconta combien il avait eu peur d'une grosse chose ronde qui roulait toute seule sur la route. Alors le petit cochon se mit à rire en disant : – C'était moi ! Je t'ai fait peur, alors ! Sur quoi le loup fut si en colère qu'il voulut descendre par la cheminée pour manger le petit cochon. Mais celui-ci se hâta de mettre une grande marmite d'eau sur le feu, et juste comme le loup descendait... il ôta le couvercle, et le loup tomba dans l'eau bouillante ! Le petit cochon remit bien vite le couvercle, et quand le loup fut cuit, il le mangea pour son souper.

(1) Une baratte : tonneau servant à transformer le lait en beurre  
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Baratte>

(2) La cure : résidence du curé, presbytère.

### 3- Une autre version de Blanche-Neige des frères Grimm

C'est une autre version de Blanche-Neige des frères Grimm que nous avons trouvée dans le recueil « Contes choisis », 1871, traduit de l'allemand par Frédéric Baudry

#### BLANCHENEIGE ET ROUGEROSE.

Une pauvre veuve vivait dans une chaumière isolée ; dans le jardin qui était devant la porte, il y avait deux rosiers, dont l'un portait des roses blanches et l'autre des roses rouges. La veuve avait deux filles qui ressemblaient aux deux rosiers ; l'une se nommait Blancheneige et l'autre Rougerose. C'étaient les deux enfants les plus pieux, les plus obéissants et les plus laborieux que le monde eût jamais vus ; mais Blancheneige était d'un caractère plus tranquille et plus doux. Rougerose courait plus volontiers dans les prés et dans les champs, à la recherche des fleurs et des papillons. Blancheneige restait à la maison avec sa mère, l'aidait aux travaux du ménage, et lui faisait la lecture quand l'ouvrage était fini. Les deux sœurs s'aimaient tant, qu'elles se tenaient par la main toutes les fois qu'elles sortaient ensemble ; et quand Blancheneige disait : « Nous ne nous quitterons jamais, » Rougerose répondait : « Tant que nous vivrons ; » et la mère ajoutait :

несколько 9

« Tout devra être commun entre vous deux. » Elles allaient souvent seules au bois pour cueillir des fruits sauvages ; les animaux les respectaient et s'approchaient d'elles sans crainte. Le lièvre mangeait dans leur main, le chevreuil paissait à leurs côtés, le cerf folâtrait devant elles, et les oiseaux perchés sur les branches voisines chantaient leurs plus jolies chansons. Jamais il ne leur arrivait rien de fâcheux : si la nuit les surprenait dans le bois, elles se couchaient sur la mousse l'une près de l'autre et dormaient jusqu'au lendemain, sans que leur mère eût aucune inquiétude.

Une fois qu'elles avaient passé la nuit dans le bois, quand l'aurore les réveilla, elles virent près d'elles un bel enfant vêtu d'une robe d'un blanc éclatant ; il attachait sur elles un regard amical, mais il disparut dans le bois sans dire un mot. Elles s'aperçurent alors qu'elles s'étaient couchées tout près d'un précipice, et qu'elles seraient tombées si elles avaient fait seulement deux pas de plus dans les ténèbres. Leur mère leur dit que cet enfant était sans doute l'ange gardien des bonnes petites filles.

Blancheneige et Rougerose tenaient la cabane de leur mère si propre qu'on aurait pu se mirer dedans. En été, Rougerose avait soin du ménage, et chaque matin sa mère trouvait à son réveil un bouquet dans lequel il y avait une fleur de chacun

несколько 10

des deux rosiers. En hiver, Blancheneige allumait le feu et accrochait la marmite à la crémaillère, et la marmite était en cuivre jaune qui brillait comme de l'or, tant elle était bien écurée. Le soir, quand la neige tombait, la mère disait : « Blancheneige, va mettre le verrou. » Ensuite elles s'asseyaient au coin du feu ; la mère mettait ses lunettes et faisait la lecture dans un grand livre, et les deux petites écoutaient tout en filant leur quenouille. Au près d'elles était couché un petit agneau, et derrière, une tourterelle dormait sur son perchoir, la tête sous l'aile.

Un soir qu'elles étaient réunies tranquillement, on frappa à la porte. « Rougerose, dit la mère, va vite ouvrir ; c'est sans doute quelque voyageur égaré qui cherche un abri pour la nuit. »

Rougerose alla tirer le verrou, et elle s'attendait à voir entrer un pauvre homme, quand un ours passa sa grosse tête noire par la porte entrouverte. Rougerose s'enfuit en poussant des cris ; l'agneau se mit à bêler, la colombe à voler par toute la chambre, et Blancheneige courut se cacher derrière le lit de sa mère. Mais l'ours leur dit : « Ne craignez rien ; je ne vous ferai pas de mal. Je vous demande seulement la permission de me chauffer un peu, car je suis à moitié gelé.

— Approche-toi du feu, pauvre ours, répondit

enfants jouaient avec lui tant qu'elles voulaient. On était tellement accoutumé à sa présence qu'on ne mettait pas le verrou à la porte avant qu'il fût arrivé.

Quand le printemps fut de retour et que tout fut vert au dehors, l'ours dit un matin à Blancheneige : « Je m'en vais et je ne reviendrai pas de l'été.

— Où vas-tu donc, cher ours? demanda Blancheneige.

— Je vais dans le bois; il faut que je garde mes trésors contre les méchants nains. L'hiver, quand la terre est gelée, ils sont forcés de rester dans leurs trous sans pouvoir se frayer un passage; mais à présent que le soleil a réchauffé la terre, ils vont sortir pour aller à la maraude. Ce qu'ils ont pris et caché dans leurs trous ne revient pas aisément à la lumière! »

Blancheneige était toute triste du départ de l'ours. Quand elle lui ouvrit la porte, il s'écorna un peu en passant contre le loquet; elle crut avoir vu briller de l'or sous sa peau, mais elle n'en était pas bien sûre. L'ours partit au plus vite, et disparut bientôt derrière les arbres.

Quelque temps après, la mère ayant envoyé ses filles ramasser du bois mort dans la forêt, elles virent un grand arbre abattu, et quelque chose qui s'agitait çà et là dans l'herbe près du tronc, sans qu'on pût bien distinguer ce que c'était. En

approchant, elles reconnurent que c'était un petit nain au visage vieux et ridé, avec une barbe blanche longue d'une aune. La barbe était prise dans une fente de l'arbre, et le nain sautillait comme un jeune chien après une ficelle, sans pouvoir la dégager. Il fixa des yeux ardents sur les deux petites et leur cria : « Que faites-vous là plantées, plutôt que de venir à mon secours?

— Pauvre petit homme, demanda Rougerose, comment t'es-tu ainsi pris au piège?

— Sotte curieuse, répliqua le nain, je voulais fendre cet arbre afin d'avoir du petit bois en éclats pour ma cuisine; car nos plats sont mignons et les grosses bûches les brûleraient; nous ne nous crevons pas de mangeaille comme votre engeance grossière et goulue. J'avais donc déjà introduit mon coin dans le bois, mais ce maudit coin était trop glissant; il a sauté au moment où je m'y attendais le moins, et le tronc s'est refermé si vite que je n'ai pas eu le temps de retirer ma belle barbe blanche; maintenant elle est prise et je ne peux plus la ravoïr. Les voilà qui se mettent à rire, les niaises figures de crème! Fi! que vous êtes laides!»

Les enfants eurent beau se donner du mal, elles ne purent dégager la barbe, qui tenait comme dans un étou. « Je cours chercher du monde, dit Rougerose.

— Appeler du monde! s'écria le nain de sa voix rauque; vous êtes déjà trop de vous deux, imbéciles bourriques!

— Un peu de patience, dit Blancheneige, nous allons vous tirer d'affaire. »



Et, sortant de sa poche ses petits ciseaux, elle coupa le bout de la barbe. Dès que le nain fut libre, il alla prendre un sac plein d'or qui était caché dans les racines de l'arbre, en murmurant :

pas assez de m'avoir écourté la barbe une première fois, il faut aujourd'hui que vous m'en coupiez la moitié; je n'oserai plus me montrer à mes frères. Puissiez-vous courir sans souliers et vous écorcher les pieds! » Et, prenant un sac de perles qui était caché dans les roseaux, il le traîna après lui, sans ajouter un seul mot, et disparut aussitôt derrière une pierre.

Peu de temps après, la mère envoya ses filles à la ville pour acheter du fil, des aiguilles et des rubans. Il leur fallait passer par une lande parsemée de gros rochers. Elles aperçurent un grand oiseau qui planait en l'air, et qui, après avoir longtemps tourné au-dessus de leurs têtes, tout en descendant peu à peu, finit par fondre brusquement sur le sol. En même temps, on entendit des cris perçants et lamentables. Elles accoururent et virent avec effroi un aigle qui tenait dans ses serres leur vieille connaissance le nain, et qui cherchait à l'enlever. Les petites filles, dans la bonté de leur cœur, retinrent le nain de toutes leurs forces et se débattirent si bien contre l'aigle qu'il finit par lâcher sa proie; mais, quand le nain fut un peu remis de sa frayeur, il leur cria de sa voix glapissante: « Ne pouviez-vous pas vous y prendre un peu moins rudement? Vous avez si bien tiré sur ma pauvre robe qu'elle est maintenant en lambeaux, petites rustres maladroites que

vous êtes! » Puis il prit son sac plein de pierres précieuses et se glissa dans son trou au milieu des rochers. Les petites étaient accoutumées à son ingratitude: elles se remirent en chemin et allèrent faire leurs emplettes à la ville.

En repassant par la lande à leur retour, elles surprirent le nain qui avait vidé devant lui son sac de pierres précieuses, ne songeant pas que personne dût passer par là si tard. Le soleil couchant éclairait les pierreries, qui lançaient des feux si merveilleux que les petites s'arrêtèrent immobiles à les considérer. « Pourquoi restez-vous là à bayer aux corneilles? » leur dit-il; et son visage, ordinairement gris, était rouge de colère.

Il allait continuer ses injures quand on entendit un grognement terrible, et un ours noir sortit du bois. Le nain, plein d'effroi, voulut fuir, mais il n'eut pas le temps de regagner sa cachette: l'ours lui barra le chemin. Alors, il le supplia avec un accent désespéré: « Cher seigneur ours, épargnez-moi et je vous donnerai tous mes trésors, tous ces bijoux que vous voyez devant vous. Accordez-moi la vie: que gagneriez-vous à tuer un misérable nain comme moi? Vous ne me sentiriez pas sous vos dents. Prenez plutôt ces deux maudites petites filles; ce sont deux bons morceaux, gras comme des cailles; croquez-les, au nom de Dieu. » Mais l'ours, sans l'écouter, donna à cette

méchante créature un seul coup de patte qui l'étendit roide mort.

Les petites s'étaient sauvées; mais l'ours leur cria: « Blancheneige, Rougerose, n'ayez pas peur; attendez-moi. »

Elles reconnurent sa voix et s'arrêtèrent, et, quand il fut près d'elles, sa peau d'ours tomba tout à coup et elles virent un beau jeune homme, tout revêtu d'habits dorés. « Je suis prince, leur dit-il; cet infâme nain m'avait changé en ours, après m'avoir volé mes trésors; il m'avait condamné à courir les bois sous cette forme, et je ne pouvais être délivré que par sa mort. Maintenant il a reçu le prix de sa méchanceté. »

Blancheneige épousa le prince et Rougerose épousa son frère; ils partagèrent entre eux les grands trésors que le nain avait amassés dans son trou. La vieille mère vécut encore de longues années, tranquille et heureuse près de ses enfants. Elle prit les deux rosiers et les plaça sur sa fenêtre; ils portaient chaque été les plus belles roses, blanches et rouges.

4- Les fables d'Esopé Tirés de « *Les fables d'Esopé Phrygien* », traduites et moralisées par J. Baudoin, Lyon, 1731

*Phrygien.* 145  
FABLE X.  
*Du Rat de Ville, & de celui de Village.*



UN jour que le Rat de Ville s'étoit allé promener aux champs, le Rat de Village l'ayant rencontré, s'avisâ de le convier à un festin, qui fut incontinent apprêté, puis ils se mirent à souper ensemble. Le Rat de Village étala pour lors tout ce qu'il avoit de meilleur, afin de traiter splendidement un si grand hôte. Mais quelque bonne chère que fit le Rat de Ville, il se refregnoit néanmoins, & se plaignoit de la pauvreté des villages, louant au contraire l'abon-

146 *Les Fables d'Esopé*  
dances des villes. Or pour faire éprouver en effet à son compagnon ce dont il s'étoit vanté de parole, il le mena quant & soy droit à la Ville, où il luy fit un magnifique banquet de tout ce qu'il avoit de meilleur. Mais comme ils étoient à faire grande chère, ils ouïrent le bruit d'une clef qui ouvroit une serrure. Alors dans le tremblement qui les faisoit, ce fut à qui s'enfuiroit & se cacheroit le premier; le Rat de Village ayant bien à peine pu trouver de la secreté dans un lieu dont il ne sçavoit aucunement les adresses, joint qu'il n'étoit pas accoutumé à de semblables alarmes. Un peu après, le Valet qui les avoit ainsi effrayez, s'étant retiré, le Rat de Ville se remit à manger, & appella son compagnon, qui revint tout épouventé, ne se pouvant bien remettre de sa frayeur. Comme il se revit avec son hôte, il luy demanda aussi-tôt, s'il étoit souvent en de semblables dangers? A quoy ayant fait réponse qu'il y étoit tous les jours, sans que néanmoins il s'en tint beaucoup en peine; Tous les

*Phrygien.* 147  
jours, répondit l'autre; Si cela est, mon amy, ô que ton banquet a bien plus de miel que de fiel! Fais donc si bonne chère que tu voudras, pour moi j'estime beaucoup mieux être pauvre avec assurance, qu'en avoir de reste & vivre dans ce chagrin.

*Phrygien.* 133

FABLE XXXV.

*De la Grenouille, & du Bœuf.*



LA Grenouille avoit grande-païsson de devenir aussi grosse que le Bœuf, & faisoit d'étranges efforts pour cela. Son fils s'en étant aperçû, ne put s'empêcher de lui dire qu'elle quitât cette folle entreprise, & que le Bœuf qui la regardoit se mocquoit, d'elle. Toutefois elle ne laissa pas de suivre sa pensée, & s'enfla plus qu'au-paravant, mais à la fin elle creva.

*Phrygien.* 139

FABLE XIII.

*Du Corbeau, & du Renard.*



LE Renard voyant le Corbeau perché sur un arbre, ayant dans son bec un fromage qu'il venoit de dérober, s'approcha de lui, & commença à le louer de son beau plumage, & sur tout de son chant si agréable. La flatterie ne déplût pas au Corbeau; si bien qu'il lui prit envie de chanter: Mais comme il s'apprêtoit pour cela, il laissa tomber son fromage, & le Renard qui s'attendoit bien à cela, s'en saisit incontinent & s'en alla, laissant le Corbeau honteux de la perte qu'il venoit de faire sottement.

FABLE LXI.

*De la Fourmy, & de la Cigale.*



LA Cigale voyant la Fourmy, qui ne manquoit de rien en Hyver, s'approcha d'elle, & lui demanda un grain de bled. Que ne fais-tu comme moi en Esté, lui répondit la Fourmy? Je passe, dit la Cigale, fort joyeusement tout ce tems-là, & ne fay rien que chanter. Puisque cela est, reparti la Fourmy en fourffiant, & que tu n'as point plus

FABLE CXVII.

*Du Lièvre, & de la Tortuë.*

LE Lièvre voyant un jour la Tortuë qui se trainoit à pas lents, lui dit plusieurs mors de raillerie, pour blâmer son extrême tardiveté. Alors la Tortuë, à qui ce mépris servit d'un juste sujet de s'en offenser ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'elle le défiât courageusement à la course. Ce défi accepté, & tous deux étans demeurés d'ac-

476 *Les Fables d'Esopé*

cord du lieu jusques où ils devoient courre, ils prirent le Renard pour leur Juge. La Tortuë partit en même tems, & le Lièvre lui laissa prendre telle avantage qu'elle voulut s'imaginant qu'il y seroit assez tôt pour la vaincre. Voilà cependant qu'à force d'aller; elle se rendit insensiblement aux bornes prescrites, & gagna le prix de la course. Dequoy le Lièvre bien étonné, il maudit tout haut sa nonchalance, & la trop bonne opinion qu'il avoit eue de soi-même. Mais le Renard s'en mocquant: Mal avisé que tu es, lui dit-il, apprens une autrefois à ne croire point ta folle tête, & à te servir de tes jambes au besoin.

FABLE CCX.

*La Taupe & sa fille.*

La Taupe faisant vanité  
De voir clair; sa mere l'écoute,  
Qui lui répond: en vérité,  
Ma fille, vous ne voyez goutte.



UN laboureur poursuivoit une taupe, dans le dessein de la tuer: celle-ci, qui faute d'yeux, avoit peine à se conduire, fuyoit vers son trou du mieux qu'elle pouvoit. Ma mere, lui cria sa fille, il est impossible que vous vous sauviez, si quelqu'un ne vous conduit. Suivez-moi donc, & je vous menerai droit où vous voulez aller. Eh, ma fille, répliqua l'autre, comment pourrois-je te prendre pour guide, quand je sais que tu ne vois pas toi-même plus clair que moi?

C'est ainsi que souvent qui ne voit rien chez lui,  
S' imagine tout voir dans la maison d'autrui:  
Tel veut me démêler d'épineuses affaires,  
Qui vient à son égard d'embrouiller les plus claires.

L 5

Tiré de : Fables d'Esopé mise en François, avec le sen moral en quatre vers et Livre Pour Enfant XIII, Lyon, 1775

5- Les fables de Jean de la Fontaine, Tirés de « Fables de La Fontaine », Jean de la Fontaine, Paris, 1859

 <p>I</p> <p>LA CIGALE ET LA FOURMI.</p> <p>La cigale ayant chanté Tout l'été, Se trouva fort dépourvue Quand la bise fut venue : Pas un seul petit morceau De mouche ou de vermisseau. Elle alla crier famine Chez la fourmi sa voisine, La priant de lui prêter Quelque grain pour subsister</p>	<p>« LIVRE I, FABLE I »</p> <p>Jusqu'à la saison nouvelle : Je vous palrai, lui dit-elle, Avant l'oit, foi d'animal, Intéressé et principal. La fourmi n'est pas prêteuse : C'est là son moindre défaut : Que faisiez-vous au temps chaud ? Dit-elle à cette emprunteuse. — Nuit et jour à tout venant Je chantais, ne vous déplaît-elle. Vous chiez ! j'en suis fort aise. He bien ! laissez maintenant.</p> <p>©</p>	<p>« LIVRE I, FABLE II »</p> <p>Se rapporte à votre plumage, Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ; Et, pour montrer sa belle voix, Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie. Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur, Apprenez que tout flatteur Vit aux dépens de celui qui l'écoute : Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. Le corbeau, honteux et confus, Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.</p> <p>©</p>
 <p>II</p> <p>LE CORBEAU ET LE RENARD.</p> <p>Maître corbeau, sur un arbre perché, Tenoit en son bec un fromage. Maître renard, par l'odeur alléché, Lui tint à peu près ce langage : He bonjour, monsieur du corbeau. Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ! Sans mentir, si votre ramage</p>	 <p>III</p> <p>LA GRENOUILLE QUI NE VEUT FAIRE AINSI GROSSE QUE LE BUIE.</p> <p>Une grenouille vit un heruf Qui lui sembla de belle taille. Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf, Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille Pour égaler l'animal en grosseur ; Disant : Regardez bien, ma sœur ; Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? — Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —</p>	<p>« LIVRE I, FABLE III »</p> <p>Vous n'en approchez point. La chétive pécora S'enfla si bien qu'elle creva.</p> <p>Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages. Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ; Tout petit prince a des ambassadeurs ; Tout marquis veut avoir des pages.</p> <p>©</p>



IX

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville  
 Invita le rat des champs,  
 D'une façon fort civile,  
 A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie  
 Le couvert se trouva mis.  
 Je laisse à penser la vie  
 Que firent ces deux amis.

« LIVRE I, FABLE IX. »

23

Le régal fut fort honnête :  
 Rien ne manquoit au festin ;  
 Mais quelqu'un troubla la fête  
 Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle  
 Ils entendirent du bruit :  
 Le rat de ville détole ;  
 Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire.  
 Rats en campagne aussitôt ;  
 Et le citadin de dire :  
 Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique ;  
 Demain vous viendrez chez moi.  
 Ce n'est pas que je me pique  
 De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre,  
 Je mange tout à loisir.  
 Adieu donc. Fi du plaisir  
 Que la crainte peut corrompre !



X

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :  
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.  
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
 Si tôt que moi ce but. Si tôt ! êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger :  
 Ma commère, il vous faut purger  
 Avec quatre grains d'elchore. —  
 Sage, ou non, je parie encore.  
 Ainsi fut fait ; et de tous deux  
 On mit près du but les enjeux.  
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

« LIVRE VI, FABLE X. »

253

Ni de quel juge l'on convint.  
 Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire ;  
 L'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,  
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,  
 Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
 Pour dormir, et pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la tortue  
 Aller son train de sénateur.  
 Elle part, elle s'évertue ;  
 Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,  
 Tient la gageure à peu de gloire,  
 Croit qu'il y va de son honneur  
 De partir tard. Il broute, il se repose ;  
 Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
 Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,  
 Il partit comme un trait ; mais les élan qu'il fit  
 Furent vains : la tortue arriva la première.

Eh bien ! lui cria-t-elle, avois-je pas raison ?  
 De quoi vous sert votre vitesse ?  
 Moi l'emporter ! et que seroit-ce  
 Si vous portiez une maison ?



## Résumé

« *La recherche et ses plaisirs* » est notre compagnie de voyage qui est ravie de proposer ce voyage dans le temps sans pareil au sein des pays merveilleux des histoires imaginaires. En effet, ce parcours de recherche offre une visite guidée de la réécriture des contes et sa relation avec la construction de l'imaginaire. A travers ce voyage dans le temps à la recherche des versions originelles des contes, une étude comparative a été menée entre les contes dans « *C'est l'heure des contes* » de Gérard Jugnot (2020) et leurs versions originelles. Cette exploration a tenté de décrire les processus de réécriture, de réinvention et de modernisation des contes et le(s) parallélisme(s) à faire avec le changement de l'imaginaire.

**Mots clés :** conte, fable, réécriture du conte, réinvention du conte, modernisation du conte, imaginaire.

## ملخص

البحث ومتعه" هي شركة السفر الخاصة بنا التي يسعدها تقديم هذه الرحلة التي لا مثيل لها عبر الزمن في أراضي القصص الخيالية الرائعة. في الواقع، يقدم مسار البحث هذا جولة إرشادية لإعادة كتابة الحكايات وعلاقتها ببناء الخيال. من خلال هذه الرحلة عبر الزمن بحثاً عن النسخ الأصلية للحكايات، تم إجراء دراسة مقارنة بين الحكايات في « *C'est l'heure des contes* » de Gérard Jugnot (2020) ونسخها الأصلية.

حاول هذا الاستكشاف وصف عمليات إعادة كتابة الحكايات وإعادة ابتكارها وتحديثها وما يماثلها (موازيات) التي يجب إجراؤها مع تغيير الخيال  
**الكلمات المفتاحية:** الحكاية، إعادة كتابة الحكاية، إعادة اختراع الحكاية، تحديث الحكاية، الخيال

## Summary

"*Research and its Pleasures*" is our travel company which is delighted to offer this unparalleled journey through time into the wonderlands of imaginary stories. Indeed, this research path offers a guided tour of the rewriting of tales and its relationship with the construction of the imagination. Through this time travel in search of the original versions of the tales, a comparative study was carried out between the tales in "*C'est l'heure des contes*" by Gérard Jugnot (2020) and their original versions. This exploration attempted to describe the processes of rewriting, reinvention and modernization of tales and the parallel(s) to be made with the change of the imaginary.

**Key words:** Tale, fable, rewriting of the tale, reinvention of the tale, modernization of the tale, imaginary.